

Dissertatio psychologica

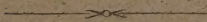
ad

lauream doctoratus obtinendam,

conscripta

ab Ignatio BORYSIEWICZ, lic. litt.

Friburgi (Helvetiorum) a. 1908-1909



FRIBOURG
IMPRIMERIE A. GALLEY

1910

Dissertatio psychologica

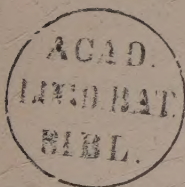
ad

lauream doctoratus obtinendam,

conscripta

ab Ignatio BORYSIEWICZ, lic. litt.

Friburgi (Helvetiorum) a. 1908-1909



FRIBOURG
IMPRIMERIE A. GALLEY

1910

INTRODUCTION

L'individu humain se révèle tout d'abord à l'observation extérieure. La connaissance que nous pouvons en avoir de cette façon se complète au moyen des faits que surprend la conscience et parmi lesquels se trouvent les tendances sociales. Une fois les tendances sociales mises en acte, on dirait que l'homme revêt un être nouveau.

Parmi les tendances sociales saisies par la conscience, les unes découlent de la nature humaine elle-même, les autres sont acquises.

Les premières appartiennent à la vie spontanée de l'homme, les autres sont le produit de la vie réfléchie plus ou moins fixée par l'hérédité. Toutes les deux s'expriment au dehors par des groupements, et c'est justement dans les réunions quelles qu'elles soient qu'on peut considérer l'homme comme une unité subissant les influences du groupement d'une part et, de l'autre exerçant son action sur le groupement. A la suite de cette influence réciproque, il s'établit plusieurs rapports différents par leur nature, par leur intensité, par la manière dont ils s'établissent et se manifestent.

L'étude du groupement humain a pris au siècle dernier une intensité considérable; mais à côté de la sociologie proprement dite, il se constitue en ce moment une discipline spéciale appelée la psychologie collective.

La première embrasserait l'aspect dynamique de la société ou la société humaine dans sa marche historique ; la seconde se préoccuperait plutôt de l'aspect statique ou de la société humaine dans un temps et dans un espace déterminés.

Cette division de l'étude de la société appartient à MM. Ferri ⁽¹⁾ et Sighele et semble être acceptée par la plupart des savants ⁽²⁾ de l'école positiviste. Cependant M. Rossi ⁽³⁾ soutient que la sociologie et la psychologie collective se confondent ; il attribue à la dernière et l'aspect dynamique et l'aspect statique.

Il nous semble que M. Rossi est dans le vrai. La notion de collectivité humaine, du groupement humain est logiquement antérieure à la notion du corps social ; en effet, il serait abusif de considérer tout groupement humain comme le corps social proprement dit. Même en supposant que la société humaine ait toujours existé et que les différents groupements en sont des manifestations transitoires, la psychologie collective serait encore bien engagée dans les études sociologiques, puisque un phénomène quelconque ne peut être étudié, abstraction faite de ses antécédents et de ses conséquents possibles. Il faudrait par conséquent que la psychologie collective étudie tout phénomène déterminé dans le temps et dans l'espace, comme le produit de l'évolution continue de la société qui dès lors ne pourrait pas échapper à son empire.

D'ailleurs, qu'il faille séparer ou non la sociologie de la psychologie collective, l'objet même de ces deux sciences reste toujours acquis : la collectivité humaine et ses manifestations.

⁽¹⁾ Sociologie criminelle (Milan 1900).

⁽²⁾ A. Groppali : Rapport au 4^e Congrès international de psychologie Paris 1900.

⁽³⁾ Psicologia collettiva.

Or, l'étude du groupement humain ou, selon son expression, l'étude de l'agrégat est nécessairement fonction de celle des unités qui le composent.

Spencer ⁽¹⁾ avance comme principe fondamental que les qualités d'un agrégat sont déterminées par les qualités des parties qui entrent dans sa composition. Ce principe est devenu une règle directrice de toute sa psychologie collective conçue à sa manière. En vertu de ce principe, tout groupement humain, la société surtout est considérée comme un individu agissant et pâtissant; c'est un tout unique dont les parties sont les hommes, au même titre, mais d'une manière peut-être différente que les cellules sont les parties constituantes d'un organisme.

On envisage même la société comme un être à part, supérieur aux hommes qui la constituent et distinct d'eux, de sorte que les individus humains ne doivent former que le contenu matériel de cette unité formelle qu'on appelle la société.

Cependant, parmi les groupements humains, on doit nécessairement placer la foule. A toute évidence elle diffère considérablement de la société. Ainsi M. Sighele apporte au principe de Spencer une importante restriction. L'axiome de Spencer, dit-il, peut être appliqué aux agrégats homogènes et organiques d'une façon absolue; aux agrégats peu homogènes et peu organiques d'une manière restreinte; mais il est absolument faux si l'agrégat est hétérogène et inorganique comme la foule par exemple.

Reconnaissons néanmoins que les résultats obtenus par M. Sighele confirment plutôt le principe de Spencer dans toute son ampleur, puisque sa foule-agrégat, hétérogène et inorganique est, elle aussi, douée d'une âme qui résulte de la combinaison des caractères particuliers des individus. Il nous suffit d'ailleurs de prendre acte de ces doctrines et de ces divergences. L'étude que nous entre-

(1) Introduction à la science sociale, Ch. III.

prenons ne nous mènera pas jusqu'à ces questions fondamentales, car le problème de la responsabilité morale dans ce groupement qu'on appelle la foule peut aussi bien se rattacher à la psychologie individuelle. Elle est plutôt un de ces problèmes intermédiaires qui de la psychologie individuelle nous fait nécessairement passer à la psychologie collective. Celle-ci, sans aucun doute, conserve toujours une certaine autonomie. Le groupement humain, dont elle s'impose l'étude, naît en dehors et au-dessus de l'individu. Le lien qui le constitue ne se réalise évidemment que dans le groupement lui-même. Celui-ci possède ses activités propres, son évolution interne et ses effets caractéristiques. Mais il n'en reste pas moins vrai d'une part que l'individu reste l'élément constitutif de tout groupement humain et, d'autre part, il est certain que c'est dans la psychologie individuelle que nous devons découvrir les mobiles essentiels qui poussent l'individu à s'associer à ses congénères pour constituer des groupements plus ou moins étendus et plus ou moins complexes. Malgré l'indépendance relative des deux disciplines, il est donc manifeste qu'une étude sérieuse de la psychologie individuelle nous fait passer de plein pied dans la psychologie collective ; toute séparation radicale entre les deux sciences ne peut être qu'artificielle, comme on peut s'en convaincre en examinant quelques-unes de nos tendances les plus fondamentales.

Le fait le plus évident et qu'on ne saurait mettre en doute, c'est que l'homme individuel vit, se propage, se développe.

Le premier besoin, le premier devoir de l'homme, c'est de conserver sa vie, en se procurant les moyens nécessaires et en se défendant contre tout ce qui menace son existence. Mais l'homme peut se voir dans l'impossibilité de pourvoir à ses besoins personnels et de se défendre contre les agressions. Que fera-t-il alors ? Evidemment il cherchera à s'associer à ses semblables, à bénéficier d'une action commune. Par conséquent les simples exi-

gences de sa nature physiologique, la faim, la soif, les influences adverses du monde peuvent déjà contraindre l'homme à constituer des unités collectives. L'union ne sera peut-être que provisoire, le lien extrêmement fragile. Il est probable que toute l'association s'évanouira dès que le but est obtenu, que la faim s'est apaisée, que la péril a disparu, et il faudra un nouveau besoin analogue pour la faire renaître. Ce premier rapprochement n'aboutit après tout qu'à une espèce de horde sans stabilité.

Mais il n'en est pas de même d'une association plus étroite qui elle aussi plonge ses racines dans les instincts physiologiques de l'individu humain ; je veux parler de la famille.

Cependant, si l'amour sexuel porte l'un vers l'autre deux individus en vertu d'une fonction physiologique, il se double déjà de toute part d'un aspect psychologique — aspect qui devient prédominant, presque exclusif, dans les rapports durables entre les enfants et les progéniteurs.

Lés liens qui unissent entre eux les membres d'une même famille sont si solides que c'est dans les familles, non dans les individus isolés, qu'il faut voir les véritables éléments sociaux, les facteurs qui, par leur union organique, aboutiront à la société humaine la plus complexe et la plus élevée.

Comme nous l'avons constaté pour les individus, et d'une façon moins théorique que ceux-ci, les familles s'uniront en vue de pourvoir à leurs besoins corporels ou de se défendre contre un ennemi commun. Dès lors, une organisation rudimentaire ne tardera pas à se faire jour, et les sociétés de pasteurs ou de chasseurs se constitueront nécessairement.

Peu à peu se réaliseront ainsi, sur une plus vaste échelle les phénomènes que l'on peut surprendre au sein de la famille. Celle-ci est basée, il est vrai, sur un instinct physiologique ; mais une fois constituée, ses mem-

bres se sentent solidaires pour la vie et pour la mort. L'initiative d'un chacun se trouve restreinte par les initiatives de tous les autres, parce que tous les efforts doivent s'associer en vue d'un but commun. Mais le résultat obtenu, dont tous bénéficient, doit augmenter le sentiment de la solidarité et la sympathie.

On voit donc que par le développement naturel des choses, pour autant que l'analyse psychologique peut nous le faire surprendre, l'instinct physiologique doit se compliquer au sein de la famille de sentiments plus subtils, qui assurent à l'agrégat familial une unité plus haute, et un principe de rapports nouveaux.

Une évolution de tout point analogue peut se deviner au sein des agglomérats humains plus considérables. La tendance grégaire mise en acte par la lutte pour l'existence, chaque membre associé devient le bienfaiteur de tous. Sans lui, le résultat n'aurait pu se réaliser. La sympathie entre tous doit donc éclore par cette espèce d'*égoïsme altruiste* qui porte tout être sensible vers le principe de ses jouissances et de son « bien ».

Dès lors, le déclic est donné ; une organisation et même une hiérarchie doit fatalement prendre naissance. Mille circonstances contribuent à varier les besoins d'une association plus ou moins amorphe, surtout lorsqu'on la considère comme une horde de chasseurs ; l'épuisement d'une contrée, le conflit avec une autre horde inconnue et par conséquent ennemie, les habitudes mêmes de bien-être rudimentaire, mille autres facteurs interviennent pour modifier les tendances et exiger les adaptations nouvelles. D'autre part, quelque frustes qu'on suppose les facultés des « primitifs », tous ne peuvent cependant pas être rigoureusement égaux. Des « individualités » s'imposent ; il y a des médiocres et des « génies ». Ceux-ci ont fait preuve de plus d'habileté, de plus d'initiative, de plus de courage et surtout ont obtenu un plus grand succès. Ils

ont donc rendu des services plus considérables. Vers eux se portent des sympathies plus nombreuses; plus d'individus tourneront dans leur orbite, et celles-ci les rendront par là même plus influents encore. D'autre part, les talents supposés même égaux doivent se diversifier; et sans retard s'imposera une division de travail en vue d'une réussite plus certaine ou d'une plus grande productivité. Une fois établie, cette division augmente l'habileté des « spécialistes » et se rend elle-même par sa simple application de plus en plus nécessaire. Dès lors, l'homme individuel doit nécessairement acquérir une conscience plus vive de son impuissance personnelle. Chaque jour, il se persuade davantage que tout dépend de l'organisation sociale. Par pur égoïsme, il doit devenir altruiste; il doit protéger, défendre, « aimer » ses semblables; et l'on voit sans peine, toujours en supposant que l'analyse psychologique puisse résoudre ces questions d'origine, que des rapports psychiques éminemment sociaux doivent s'établir entre les hommes, bien que des instincts ou des besoins purement physiologiques les aient d'abord rapprochés.

Nous ne nous dissimulons en aucune manière que la psychologie comparée nous impose bien des réserves à ce sujet. Les animaux eux aussi forment des associations, parfois de *véritables* sociétés. Leurs besoins sont très analogues aux besoins fondamentaux des hommes, et nous les voyons y faire face par des moyens semblables.

Combien sont nombreuses les espèces animales qui forment des attroupements, qu'il est bien difficile de réduire aux simples instincts sexuels. Beaucoup d'êtres qui, au point de vue psychique, ne s'élèvent pas bien haut, possèdent des signes spontanés, des signaux d'alarme qui, émis par un individu, sont répétés par tous ses congénères qui peuvent dès lors s'unir pour faire face à un commun danger. Ne connaissons-nous pas les merveilleuses sociétés des abeilles et des fourmis? Par conséquent nous devons

reconnaître que les spéculations sur les origines de la société humaine sont toujours sujettes à caution, lorsqu'on les limite au seul genre humain.

Cependant, gardons-nous d'exagérer la valeur de ces rapprochements et de ces comparaisons. Nous connaissons quelque chose de la mentalité humaine ; dans la *mentalité animale*, presque tout nous échappe. Nous concluons évidemment que la tendance grégaire a des racines bien profondes. Nous pourrions soupçonner que certaines manifestations sociales peuvent être produites par des instincts bien rudimentaires. La foule notamment qui fait l'objet de notre étude, n'est pas sans analogie avec certains attroupements accidentels d'animaux qui se constituent fréquemment sous nos yeux. Mais comparaison n'est pas raison. Si les groupements humains doivent leur première existence à l'instinct, à des impulsions aveugles ou à des adaptations automatiques, nous pouvons déterminer au moins la ligne rationnelle que les événements ont suivie ; et nous pouvons constater que, l'homme étant ce qu'il est, sa nature individuelle devait le conduire à l'association, à la société.

Nous pouvons d'ailleurs envisager la nature humaine par l'autre bout. Au lieu de considérer l'homme comme un centre de besoins servi par un psychisme, et aboutissant par là à des groupements sociaux, nous pouvons nous enfermer totalement dans la vie psychologique ; et nous ne tarderons pas à nous convaincre que des tendances fondamentales de la vie psychique envisagée dans l'individu, doivent nous faire dépasser l'individu, et nous livrent en quelque sorte les amorces individuelles de la vie collective.

S'il est une loi organique régissant le dynamisme des activités psychiques, c'est celle qui affirme la tendance à l'*équilibre mental*. Qu'un point quelconque de la personne interne soit ébranlé, immédiatement l'état de cons-

cience manifestera une espèce de tension interne. Il « diffusera » dans les domaines voisins ; et si rien ne vient contrarier son expansion, ou s'il est plus fort que tous les états antagonistes et rivaux, il ne tardera pas à s'emparer de la personne tout entière. Un ébranlement périphérique de l'organe d'un sens éveille mille éléments conscients ou subconscients ; la perception se réalise ; des images et des idées prennent naissance ; l'affectivité s'ébranle et ébranle ; l'opération suit. Comme un liquide dénivélé dans des vases communicants, chaque état psychique tend à réaliser un équilibre mental dans tous les compartiments de l'âme. Cette « loi de l'équilibre » se réalisant par « diffusion psychique » se vérifie jusque dans les menus détails de la vie intellectuelle et émotive ; elle projette une vive lumière sur une foule de faits psychiques qui sans elle doivent rester isolés. Elle possède donc une haute valeur synthétique. L'exposé de ces explications nous entraînerait trop loin.

Mais ce qu'il nous importe de constater, c'est que nous ne nous contentons pas d'un équilibre individuel, contenu dans les limites de notre personnalité. Un hiatus mental entre nous et notre entourage nous est pénible et peut devenir intolérable. Aussi il doit se produire une « diffusion » interpersonnelle. Elle prendra les formes les plus diverses ; elle sera suggestion active, imitation passive, mode, coutume, prosélytisme ; mais dans tous les cas, elle doit tendre à réaliser entre tous les hommes un équilibre mental, plus ou moins vacillant d'ailleurs, qui sera un trait de la physionomie psychique que nous reconnaitrons à un groupement humain plus ou moins étendu, et jusqu'à la société tout entière.

Il y aurait évidemment bien des choses à dire à ce sujet ; la suite de notre travail nous permettra de toucher quelques autres points du problème. Mais ces indications sommaires suffisent pour nous convaincre que la seule

psychologie individuelle nous force à la dépasser ; et que, de plein pied, le terrain psychologique nous mène de l'individu aux collectivités et au corps social.

Peut être, — puisque nous signalons ici les quelques données de sociologie ou de psychologie collective qui nous sont utiles dans la question qui nous occupe, — nous sera-t-il permis de faire au moins une allusion rapide à l'autorité sociale.

On peut dire que dans toute agglomération humaine, constituée en vue d'une fin à poursuivre, un principe directeur, prenant la forme du commandement, est une inéluctable nécessité. Nous ne voulons pas insister ici sur l'organisation de la famille où les rapports d'autorité et de soumission s'établissent par la nature même des choses, et se présentent d'ailleurs avec des allures très spéciales. Dans toutes les formes ultérieures de l'association, l'ordre organique est indispensable et on ne le conçoit pas même comme possible sans un chef permanent, assignant à chacun son rôle et dirigeant toutes les forces collectives vers le but à obtenir.

L'origine de l'autorité dans les rencontres plus ou moins occasionnelles des primitifs ne peut guère faire objet de doute. Un des individus supposés égaux propose le but, ou invente les moyens les plus propres à l'atteindre. Il en résultera déjà un prestige qui peut être un germe de supériorité. Si alors, dans l'exécution, il montre un plus grand courage, si on lui suppose plus d'adresse, si même on lui constate simplement plus de succès, il devra naturellement apparaître comme supérieur à ses associés, et le simple intérêt poussera ceux-ci à lui confier la direction du groupement.

Bientôt d'ailleurs des facteurs moins raisonnés doivent intervenir. Peut-être une vague analogie entre l'association et la famille vaudra au chef un peu de ce respect spontané dont jouit le père. La tradition rendra indiscuté, naturel, ce qui au début n'était qu'occasionnel et transi-

toire, et l'on devine que, lorsque ce sentiment s'est répandu, par imitation, par « diffusion » dans le groupement tout entier, on peut faire sortir de ces données primitives, toutes les formes de pouvoir social que nous pouvons découvrir par l'observation des sociétés.

Il est bien manifeste que ce raisonnement est purement théorique. Il ne nous livre que ce que peut livrer une hypothèse psychologique. Il est très vrai que nous négligeons à plaisir toutes les phases de l'évolution sociale, dont chacune offre des modalités caractéristiques qui doivent fixer l'attention des sociologues. Mais ces données sommaires suffisent à situer le phénomène collectif qui nous occupe, et fournissent des indications sur les états psychiques auxquels nous devons recourir.

*
*
*

Au sein même de la société se forme une agglomération humaine très spéciale, qui n'est ni la société elle-même, ni aucune de ses parties organiques, ni la horde primitive d'où seraient sorties les sociétés historiques. S'il faut absolument la caractériser par une analogie, on ne peut guère la rapprocher que des attroupements animaux. Nous voulons parler de la foule.

Il serait illusoire et trompeur de l'assimiler à une phase quelconque de l'organisation sociale.

Par la spontanéité de sa formation, elle possède certaines allures de la horde. Mais la foule qui nous intéresse ne se réalise que dans la société complexe et stable, et se constitue au moyen d'éléments humains dont la mentalité est toute pétrie des facteurs sociaux les plus différenciés. Il serait même erroné de n'y voir qu'un assemblage fortuit de ces éléments. La foule possède une nature propre ; elle nous offre un cas particulier, morbide peut-être, mais instructif, de certaines lois de psychologie collective. Et c'est pourquoi elle s'impose à l'attention de ceux qui s'intéressent aux phénomènes sociologiques.

Ils n'y ont point manqué, et l'importance de ces études éclate à tous les yeux lorsqu'on se rappelle les inquiétantes conclusions auxquelles elles conduisent. — M. Sighele voit dans les agissements de la foule un émonctoire par lequel le peuple croit donner issue à tous les ressentiments que les innombrables injustices subies ont accumulés en lui. Monsieur Le Bon ne laisse pas de s'effrayer du rôle formidable, plus important que jamais, que la foule joue dans la vie des peuples. Il constate que l'âme des races qui limite étroitement l'étendue des oscillations d'un peuple, et qui, soutenue par l'idéal, canalise le hasard, que cette âme des races s'affaiblit d'une manière effrayante. L'époque appartient aux foules, dit-il, c'est-à-dire que tout est livré aux coups aveugles du hasard. M. Tarde enfin, dans un rapprochement instructif entre le « public » et « la foule », constate non sans quelque amertume que « le public tue moralement, la foule physiquement ».

Aucun doute n'est possible à cet égard ; l'étude de la foule est presque un devoir social ; les premiers théoriciens nous l'ont présentée comme une force redoutable, presque comme un animal féroce qu'il nous faut mâter sous peine d'en être dévoré.

Toute contribution à cette étude, quelque modeste qu'elle soit, doit donc avoir son importance, surtout lorsqu'elle s'applique, — et c'est bien notre intention, — à cette forme extrême et fruste de la foule qu'on peut appeler la « foule de la rue ». Il en est ici comme de presque toutes les réalités sociologiques ; la foule est multiple ; ses modalités se fusionnent avec des associations plus ou moins similaires et une séparation nette, postulée par la méthode, devient facilement artificielle et trompeuse. Mais la « foule de la rue » la plus importante par ses redoutables initiatives, est aussi celle que l'on peut le plus facilement saisir. A la différence de beaucoup d'autres, elle exclut tout accord préalable ; le groupement se constitue

sans but bien déterminé ; on peut assister en quelque sorte à sa genèse, à sa croissance, à son dynamisme, à son évolution ; et la simplicité même des facteurs qui concourent à sa vie nous permettent d'y surprendre plus facilement certaines lois générales qui jettent une lumière précieuse même sur les formes plus complexes des groupements occasionnels qui se produisent dans la société. C'est pour ces motifs que « la foule de la rue », la foule banale que tout le monde peut observer, a particulièrement fixé notre attention ; c'est dans son sein que nous croyons opportun de suivre l'individu qui s'y joint et finit par s'y perdre.

*
* *
*

Rien ne nous empêcherait de citer ici une bibliographie considérable aussi variée qu'inutile. Il est presque impossible d'ouvrir un recueil spécial sans rencontrer quelque titre alléchant qui promet toute espèce de lumière. Ces promesses sont souvent fallacieuses, et presque tous les résultats vraiment utiles se trouvent consignés dans les travaux universellement connus de MM. Tarde, Rossi, Sighele et Le Bon.

Les quatre noms cités restent fondamentaux dans la matière ; les travaux qui s'y rattachent sont des synthèses presque suffisantes de toutes les publications particulières ; et c'est presque toujours à eux que nous nous rapporterons.

Voici d'ailleurs une liste un peu plus complète et que nous croyons suffisante :

1. La foule criminelle par Scipio Sighele, Paris 1901, 2^e Edition.
2. Psychologie des foules par Gustave Le Bon, Paris 1906, 2^e Edition.
3. L'opinion et la foule par G. Tarde, Paris 1904, 2^e Edit.

4. Les suggesteurs et la foule par Dr Pascal Rossi, traduit de l'italien par M. le Professeur Gundari, Paris 1907.
5. La Philosophie pénale par Tarde, Paris 1890.
6. Introduction à la science sociale par H. Spencer, Paris 1901.
7. Psicologia collettiva par Pascal Rossi, Milan 1900.
8. Lois psychologiques de l'évolution des peuples par Gustave Le Bon, Paris 1907.
9. Rapport au quatrième Congrès international de psychologie par A. Groppali, Paris.
10. Actes du troisième Congrès international d'anthropologie criminelle, Bruxelles.
11. Les émotions de Bourse par Dr Hartenberg, 1904, Revue philos. de la France et de l'étranger.
12. Die Bedeutung der Suggestion im socialen Leben par Dr W. v. Bechterem, Wiesbaden 1905.
13. Sociologia criminale par E. Ferri, Turin 1900.
14. L'automatisme psychologique par Janet, Paris 1897.
15. Les maladies de la personnalité par Ribot, Paris 1902.
16. Die Persönlichkeit u. Bedingungen ihrer Entwicklung u. Gesundheit par W. v. Bechterem, Wiesbaden 1906.
17. Beitrag zur Lehre von den psychischen Epidemien von W. Weygandt, Halle 1905.
18. Psychologie der Suggestion par Sidis, Paris 1908.
19. Hypnotisme et suggestion par Wundt, trad. A. Keller, Paris 1905.
20. Suggestion u. Hypnotismus par Dr E. Trömner, Leipzig.
21. L'attention spontanée et volontaire par Edouard Richer, Paris 1907.
22. Rapport de M. Grappé au Congrès des savants catholiques de Fribourg 1897, au sujet des manifestations hypnotiques observées par Delbeuf.

23. Essai sur les données immédiates de la conscience par H. Bergson, Paris 1908.
24. The principles of Psychology, 1890, par W. James.
25. Essai sur le libre arbitre par Fœnsegrive, Paris 1908.
26. Les cours inédits de la psychologie individuelle par M. le Professeur de Munnynck.
27. La suggestion dans la psychologie normale et pathologique, Extrait de la Revue de Fribourg, mars 1907, prof. de Munnynck.
28. La sociologie positive, Extrait de la Revue de philosophie, avril 1902, prof. de Munnynck.

Il nous reste à indiquer brièvement la marche à suivre dans notre étude. Sans réserve nous nous servirons des résultats acquis qui nous paraissent solides ; modeste débutant, nous ne prétendons pas mieux faire que les maîtres. Mais au lieu d'envisager la foule comme constituée, comme une entité complexe composée d'individus, nous nous préoccupons surtout de l'individu lui-même lorsqu'il s'associe à la foule. Nous voudrions le suivre au sein de l'agglomération, dans le but très spécial d'étudier sa part de responsabilité dans les initiatives collectives.

Cependant, pour atteindre ce but, il est indispensable de reprendre le problème d'un peu plus haut. Les conclusions théoriques de Tarde, Sighele et Le Bon nous paraissent hautement discutables ; cette « âme » attribuée à la foule n'est qu'un mot qui n'est pas même inoffensif, puisqu'il est équivoque et qu'il est de nature à peser sur les recherches dans un sens qui peut en fausser les résultats. Les définitions même que ces auteurs donnent de la foule en deviennent discutables, et force nous est de les examiner. Nous donnerons donc une description sommaire de la foule, de sa genèse, de sa nature, c'est-à-dire du lien psychique qui unit dans la foule les individus ; et nous nous efforcerons de trouver, pour la définir, une formule plus acceptable que celle qu'on nous a donnée jusqu'à ce moment.

En abordant ultérieurement l'examen de l'incorporation purement matérielle d'abord, formelle ensuite de l'individu dans la foule, nous verrons les modifications profondes qu'il subit par cette association ; nous pourrons mieux encore comprendre la nature propre et le niveau psychique de la foule banale ; mais surtout nous aurons les données nécessaires pour résoudre le grave problème de la responsabilité individuelle dans les excès, criminels ou héroïques, dont la foule nous offre le trop fréquent exemple.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I. LA NATURE DE LA FOULE

On affirme tour à tour que la définition est le principe et le terme de toute recherche scientifique. Il est manifeste que toute investigation doit rester stérile, et même doit être radicalement impossible, si l'on ne sait pas au préalable de quoi il s'agit, quel est l'objet des recherches et des discussions. Il faut, par conséquent, disposer d'une définition ferme, qu'aucune considération ne pourra jamais renverser, comme d'une « protothèse » antérieure à toute science possible.

Mais, d'autre part, comme la nature même d'une réalité reste toujours le dernier but à atteindre, comme cette nature s'exprime dans une définition, il paraît tout aussi manifeste que la définition ne peut être qu'un résultat et même le couronnement final de tout édifice scientifique.

Cette querelle de quelques dialecticiens est assez futile.

Disons, pour donner satisfaction aux deux camps, que le début de toute science est une définition nominale et que son résultat ne peut-être qu'une définition réelle. Commençons donc par une définition nominale de la foule.

DÉFINITION NOMINALE DE LA FOULE

La foule, au sens vulgaire du mot, c'est la multitude humaine qui se coudoie, qui s'entasse, qui se presse.

Dans le sens ordinaire, très usité du mot, elle n'implique même pas cette détermination très vague. La foule

est la multitude d'objets quelconques entassés, se serrant, se bousculant, quelle que soit leur nature. Les psychologues parlent d'une « foule » d'images, d'idées, de préjugés ; le vulgaire nomme une « foule » d'objets, des réalités hétéroclites prises « in globo » lorsqu'il ne prend pas la peine de déterminer davantage leur nombre, et ne se préoccupe guère de leurs rapports. Une « foule » n'est donc qu'une multitude désordonnée ; et cette signification très générale nous indique que la définition nominale de la foule proprement dite, de la foule humaine, ne peut guère être plus déterminée au début.

Il est inutile de rappeler ici une fois de plus que les animaux constituent, eux aussi, des foules, alors même qu'ils n'arrivent pas à se réunir en troupeau. A ce moment, il ne peut être question que de la foule humaine.

Mais immédiatement une réserve s'impose.

Puisque les foules, comme telles, jouent un rôle si important et parfois si redoutable, puisqu'on a senti le besoin de faire leur psychologie, il est de toute évidence que la simple juxtaposition matérielle dans l'espace d'individus humains ne peut pas constituer une foule proprement dite. Pour saisir la nature complète, il sera utile de surprendre la genèse d'une réunion d'hommes que, sans hésitation possible, on appellera une foule.

II. GENÈSE DE LA FOULE

Lorsque les hommes s'assemblent, toujours on découvre quelque raison commune, réelle ou supposée, qui les fait agir de la sorte. Cette raison étant donnée et saisie par les individus, il n'en faut souvent pas davantage : l'assemblée se constitue. Parfois, il est vrai qu'un terme intermédiaire s'intercale encore ; il peut y avoir, en effet, entre les membres de l'assemblée, accord préalable. Mais ce n'est là qu'un complément de la raison initiale.

Précisons par les faits :

Supposons que dans une grande ville les citoyens se rendent, de cà de là, à leurs occupations respectives. Mais tout à coup retentit un cri perçant. Immédiatement l'attention de plusieurs passants sera fixée par l'incident. Leurs regards prendront une direction commune ; et si nous supposons qu'à l'endroit fixé se trouve un homme couvert de sang, plusieurs d'entr'eux se précipiteront à son secours. Il y aura donc là, autour du blessé, une foule naissante.

Mais nous pouvons poursuivre l'exemple. Imaginons que le blessé, frappé d'un coup de poignard, est un personnage considérable dans la ville, un chef de parti influent, par exemple César. Quelques-uns de ses partisans peuvent se trouver dans l'attroupement ; l'indignation bouillonne dans leur cœur. L'un d'entr'eux, plus éloquent ou plus actif, prend la parole, monte encore les esprits déjà préparés à recevoir ses excitations, flétrit la conduite des meurtriers, met en branle tous les instincts sanguinaires de la multitude, exhorte son auditoire à une vengeance immédiate. La foule s'ébranle, se précipite vers la demeure des assassins supposés, et les sacrifie à sa haine désordonnée.

Ce récit est moins arbitraire qu'on ne pourrait le supposer ; nous y trouvons le type d'un nombre considérable de foules et il mérite une rapide analyse.

Les citoyens, au début, vauaient à leurs affaires ; tout à coup leurs préoccupations font place à une idée commune. C'est que rarement l'homme est absorbé par l'objet occupant le foyer du champ de la conscience, au point d'être inaccessible à toute autre excitation. Qu'un excitant un peu plus énergique se fasse jour dans la conscience marginale, le cours des idées sera rompu brusquement, le foyer se déplacera, c'est-à-dire que l'attention se fixera sur l'objet nouveau. Le cri, lancé par la victime du meurtre, absorbera toute la conscience.

Il y a là comme une véritable suggestion.

Tout incident imprévu éveille le sentiment de la conservation personnelle, et il n'est pas de sentiment plus puissant. Toutes les énergies de l'âme se dirigent vers un même but, comme si une seule idée devait commander les actions. Dans le cas qui nous occupe, tous ceux qui ont perçu le cri n'agissent plus que sous sa direction. Il y a dans chaque individu comme un état de monodéisme ; et comme il est fondamentalement identique en tous, c'est en lui qu'il faut voir le premier facteur constitutif de la foule. Celle-ci emprunte donc avant tout sa nature propre à cette communauté d'idée unique ou dominante, provoquée par un facteur externe quelconque.

La première phase se trouve ainsi interprétée. Tous se rendent au même endroit, dominés par la même curiosité ; tous veulent se rendre compte de l'accident ou du méfait, tous semblent poser aux événements la même question, et se tenir prêts à recevoir la même idée et la même impression.

Vienne la constatation. Une émotion intense peut en être le résultat. Peut-être des initiatives isolées s'ébauchent, mais l'idée de vengeance se trouve dans chaque individu aux prises avec toutes ses tendances personnelles, toutes ses idées, tous ses intérêts. Peut-être l'impulsion première se perdrait dans les éléments moteurs antagonistes, si deux éléments nouveaux ne venaient la renforcer et lui assurer la domination.

Il y a tout d'abord la suggestion mutuelle, la communauté de pensées entre tous les individus composant la foule. Comme nous avons eu déjà l'occasion de le noter, l'homme tend à l'équilibre mental, non seulement dans son propre esprit, mais dans tout son entourage. Le prosélytisme, même très normal et légitime, n'a pas d'autre base psychique. Une idée qu'on est parvenu à faire partager, acquiert par là même plus de force persuasive. Promptement chaque individu de la foule constate que tous partagent ses vues. Celles-ci s'en trouvent plus solides, et exer-

cent sur toute l'ambiance une action plus énergique. Il s'établit une sorte de communication interpersonnelle, comme un filet à mailles toutes identiques, dont chaque cerveau constitue un nœud, et dont tous les fils se trouvent renforcés par leur association avec tous les autres. On comprend sans peine quelle force redoutable peut acquérir une image, lorsqu'elle se trouve soulignée des centaines de fois par toutes les images similaires de l'ambiance cérébrale.

Le second élément qui achève de canaliser les énergies mentales dans une seule direction, et de donner à la foule sa nature propre et son unité est « le meneur ». Il est probable que sans lui peu de foules atteindraient le stade final des foules agissantes. On conçoit bien, en théorie, une multitude dominée par une même pensée, entraînée à la même action par un événement qui s'impose avec une telle violence qu'il produit d'un coup le monoïdéisme actif, surtout lorsqu'il est soutenu par la suggestion mutuelle. Mais dans l'immense majorité des cas, il n'en est pas ainsi. Bien des individus ne se laissent pas dominer à ce point par un événement même extraordinaire. Ils se détacheraient du groupe, et leur exemple, par un processus très analogue à celui qui a constitué la foule, amènerait des défections nombreuses. Mais l'influence d'une personnalité marquante peut immédiatement les arrêter. Souvent le meneur est lui-même « hypnotisé » par son idée ; et il communique aux autres sa conviction, son ardeur, son fanatisme. Sa parole a plus de force suggestive que toute action contraire. C'est lui qui unit définitivement les individus en un principe d'action unique, et les fait aboutir au résultat naturel de l'image suggérée.

C'est bien là, ce nous semble, la marche des événements dans la constitution et l'existence d'une foule. Il peut y avoir évidemment des modifications accidentelles à tous les stades. Dès le début, par exemple, on peut constater que bien des individus se joindront à la foule sans

avoir perçu l'événement occasionnel, sans avoir entendu le cri. Par entraînement, par curiosité, ils se joignent à la masse et se laissent passivement absorber par l'idée dominante. Mais les lignes maîtresses persistent malgré ces fluctuations surajoutées.

Un point cependant mérite d'être souligné en raison de son importance théorique. La suggestion se réalise dans une foule de circonstances, à la faveur d'une distraction ou de toute autre abolition de la raison raisonnante, c'est-à-dire de la conscience normale qui régit l'attention volontaire.

Dans l'hypnose, on provoque un sommeil au moins incomplet ; l'état passif qui en est la conséquence permet de loger dans la mentalité une idée dominatrice qui presque fatalement aboutit à son effet. Il suffit d'occuper par ailleurs certaines personnes à mentalité instable ou peu unifiée, pour pouvoir leur donner des suggestions parfaitement efficaces. Dans la foule, on aboutit au même résultat par une voie apparemment opposée. On ne voit qu'une concentration croissante sur une seule idée. Le déclic étant donné par l'accident initial, toute l'âme se concentre sur le phénomène provocateur ; toute autre image se trouve exclue ; les recherches sont orientées dans une direction et l'intervention du meneur achève de former la conscience à toute infiltration étrangère. Ce n'est point le sommeil, ce n'est point la distraction ; c'est au contraire l'attention toujours croissante, qui finit par atteindre une énergie exceptionnelle et même anormale.

Cette constatation a son importance, non-seulement pour le problème qui nous occupe, mais pour la psychologie générale. Longtemps on a attaché trop d'importance aux antécédents de la suggestion. Le sommeil, la distraction ou l'attention intense ne sont que des moyens accidentels qui tous tendent au même résultat, seul nécessaire : le monodéisme. Toute initiative individuelle ou collective dépend essentiellement des représentations actuelles. Dans

l'état normal, ces représentations sont multiples, différentes entre elles, presque toujours antagonistes. La force motrice de chaque image s'en trouve contrariée, la délibération devient possible, avec, comme couronnement, le choix délibéré.

Mais le choix suppose au moins deux termes entre lesquels il faut choisir. La suggestion tend à empêcher la délibération et le choix, en isolant l'image qu'il s'agit de faire aboutir à son effet. On peut évidemment réaliser cet état, soit en détruisant les éléments antagonistes — et ce sera l'hypnose ou la distraction — soit en augmentant la valeur motrice de l'élément suggéré, et c'est ce qui se réalise dans la suggestion progressive à laquelle sont soumis les individus qui s'incorporent dans une foule.

Les deux procédés sont d'ailleurs plus opposés en apparence qu'en réalité. Lorsqu'on écarte les images rivales, l'élément central se renforce par son expansion naturelle, qui finit par lui faire occuper tout le champ de la conscience. Lorsqu'on raffermir l'image focale, elle refoule dans une marge de plus en plus pâle les éléments antagonistes qui finissent par disparaître totalement. Le résultat final est identique : la conscience aboutit à un monodéisme relatif ou absolu¹; et l'on ne saurait trop insister sur le fait que les individus dans la foule tendent au monodéisme, et que leur idée dominante est commune à tous.

Nous pouvons confirmer notre analyse abstraite par quelques exemples empruntés à l'observation.

III. EXEMPLES CARACTÉRISANT LA FOULE

Il serait difficile de découvrir dans l'histoire un exemple plus typique, plus démonstratif, que celui auquel se rattache la mort du malheureux de Launay, gouverneur de la Bastille.

L'odieuse forteresse avait été prise. La populace, dans un état de surexcitation qu'on se figure sans peine, s'était

emparée de Launay, qui lui paraissait en ce moment l'incarnation de tout un régime ⁽¹⁾ exécré. Le malheureux gouverneur devait évidemment s'attendre aux pires violences. Autour de lui on proposait de sang-froid de le pendre, de lui couper la tête, de l'attacher à la queue d'un cheval affolé. Entouré de toute part, maltraité de toute façon, de Launay, en se débattant, donna par mégarde un coup de pied à un individu qui, selon toute vraisemblance prenait part aux violences de la foule. Immédiatement, à la suite de cet incident, l'exaspération était à son comble. Un individu, meneur occasionnel, proposa que l'homme frappé coupât le cou au gouverneur. Tous acclamèrent l'horrible proposition qui fut exécutée.

Tout y est : l'incident fortuit, l'idée commune à tous les individus, la suggestion mutuelle, l'influence du meneur, l'exécution criminelle.

L'exemple suivant a sa valeur particulière, parce qu'il nous montre que les suggestions de la foule ne sont pas limitées à la plèbe, aux gens sans culture et sans réflexion. En mai 1892, le « Journal de Liège », organe politique belge, rapporte qu'une explosion de dynamite avait mis l'émoi dans tout un quartier de la ville. Les auditeurs d'un concert classique, gens instruits et cultivés, se trouvant dans le voisinage, se précipitèrent au lieu du sinistre. Par malheur, un Allemand, fraîchement débarqué à Liège, courait au point de donner à son allure les apparences d'une fuite. Un individu le désigne à cette foule « d'élite » ; on le prit pour le coupable, et immédiatement, cette tourbe élégante se mit en devoir de l'écharper.

M. Pascal Rossi ⁽²⁾ rapporte un incident particulièrement instructif, parce qu'il nous montre une multitude absolument placide, se transformant en foule agissante.

(1) La Révolution, de Taine, t. I et M. Sighele dans son livre : La foule criminelle.

(2) Les Suggesteurs et la foule, p. 170

C'était au mois de janvier 1901, à Cosenza. Pendant une représentation théâtrale, un enfant troublait le spectacle. Un agent de la police voulait le faire sortir; mais immédiatement un jeune homme se leva pour protester et troubla à son tour la représentation. Dans un excès de zèle, les agents de la police, non-seulement lui intimèrent l'ordre de sortir, mais encore lui mirent les « menottes », petites chainettes qu'on met aux poignets des prisonniers récalcitrants, et le trainèrent au travers du parterre vers la sortie. Immédiatement, l'émotion était au comble, les chaises des loges sont jetées sur les agents, on se révolte au parterre, l'agitation prend les allures d'une véritable émeute, si bien qu'il fallut faire appel aux militaires pour maîtriser la multitude et calmer les esprits.

Il nous semble que ces exemples sont suffisamment démonstratifs. Il y a l'incident provocateur, l'image suggérée simultanément à un grand nombre d'individus, la communauté de pensée qui en résulte, la suggestion tendant à achever le monoïdéisme, subsidiairement l'intervention du meneur, et enfin l'action collective qui en est le résultat. Il est vrai que les faits cités supposent déjà une assemblée, une foule ameutée, un public de concert, des habitués de théâtre réunis pour le spectacle. Mais on comprend sans peine qu'un incident analogue aurait pu réunir des passants ou arrêter des curieux; et nous pouvons conclure sans nous exposer à des redites et des banalités, que notre description purement théorique de la foule correspond à la réalité.

IV. LES TRAITS QUI DISTINGUENT LA FOULE DE TOUTE AUTRE RÉUNION D'HOMMES

Les considérations précédentes nous paraissent suffisamment caractériser, au point de vue psychologique, la foule banale, la foule de la rue, la seule qui nous occupe en ce moment. Cependant, pour achever sa physionomie, il

nous paraît opportun de noter ici les traits qui la distinguent des autres réunions d'hommes.

Il faut reconnaître, en effet que, dans toute réunion il y a au début un incident, un fait, un motif objectif quelconque qui portent les hommes à se réunir, et que dans la suite, tous les individus réunis se trouvent plus ou moins sous la domination d'une idée centrale qui souvent les détermine à agir. Cependant les différences caractéristiques de la foule sont notables.

a) Généralement la foule se forme subitement, d'une manière spontanée; les autres réunions se constituent en vertu d'un accord préalable.

b) La plupart des réunions possèdent une certaine stabilité; leur durée dépend de la volonté des membres. La foule peut se dissoudre aussi automatiquement qu'elle s'est constituée, un incident quelconque peut la détruire, et dans tous les cas la volonté des individus formant la foule n'a presque aucune action sur sa durée.

c) Dans les réunions intentionnelles, le but poursuivi est généralement connu de tous; les moyens d'exécution sont donc généralement déterminés par le raisonnement, et choisis en vue de la réalisation du but. Il est rare de constater rien de semblable dans la foule. Les initiatives sont le résultat d'impulsions à peu près aveugles, et ce n'est que par exception que le but se dessine clairement dans l'esprit de quelques éléments directeurs mêlés à la foule.

d) Dans les réunions volontaires, l'ordre est assuré par une autorité librement constituée, ou au moins accepté d'une manière consciente. Par là même, chaque membre de la réunion conserve sa personnalité intégrale; au moins n'y a-t-il pas *a priori* aucun motif pour qu'une partie essentielle de la personne soit compromise ou inhibée dans ses fonctions. Dans la foule, le meneur s'impose par la force des circonstances, et si l'on ne peut pas considérer toujours les individus comme des automates, il est indis-

cutable qu'une fois le monoïdéisme établi, les unités dans la foule tendent à l'automatisme.

Au moyen de ces données, nous devons pouvoir construire la notion synthétique et doctrinale de la foule. Mais ici nous rencontrons les conceptions théoriques de MM. Le Bon, Tarde et Sighele, qui méritent un examen spécial.

CHAPITRE II.

LE RÉALISME SOCIOLOGIQUE APPLIQUÉ A LA FOULE

MM. Le Bon, Sighele et Tarde se sont cru autorisés, par l'observation des faits, à formuler des synthèses théoriques, très analogues entre elles, inspirées par les mêmes principes, qui tendent à devenir classiques et qui n'en sont pas moins hautement contestables.

I. THÉORIE DE M. LE BON. ⁽¹⁾

Le concept fondamental de M. Le Bon consiste à attribuer à la foule une sorte d'*âme collective*, véritable principe psychique qui fait penser, agir, vouloir d'une manière totalement différente de celle dont agiraient toutes les âmes individuelles des personnes qui constituent la foule. Il estime dès lors que cette âme ne peut pas se réduire à la simple juxtaposition des âmes individuelles.

(1) Psychologie des foules, livre I : L'âme des foules.

M. Le Bon, malgré son faible pour les théories aventureuses, se réclame des méthodes positives et des doctrines positivistes. On comprend donc sans peine que malgré ses expressions parfois déroutantes, on ne peut pas lui attribuer la thèse d'une âme substantielle et simple. Mais nous n'avons pas davantage le droit de réduire ses affirmations à une vaine logomachie ; et dès lors, nous supposons que l'âme de la foule doit être conçue à la façon de l'âme de l'individu, c'est-à-dire qu'au sens de M. Le Bon, les motifs qui nous portent à attribuer à chaque personne humaine une « âme », principe de vie, d'unité et d'opérations psychiques, se retrouvent dans la foule.

Avant tout, M. Le Bon fait appel à ce sentiment de force et d'indépendance que l'individu acquiert par le seul fait de son association avec ses semblables. Il se sent en droit de donner libre jeu à des instincts que, dans toute autre circonstance, il devrait réprimer.

Ensuite, M. Le Bon fait appel au phénomène surprenant mais indiscutable de la contagion. En effet, il ne faut pas se contenter de mots. La contagion psychique s'observe dans toutes les foules, mais comment l'expliquer si l'on ne suppose que l'état contagieux se répand à la faveur d'un substratum commun à tous les individus atteints.

Enfin, tous les phénomènes de suggestion, auxquels on fait sans cesse appel pour l'interprétation des faits qui se rattachent à la psychologie de la foule, trouveraient leur interprétation très naturelle, si l'on admet une âme commune dans laquelle un état psychique se répandrait en obéissant aux lois générales constatées en psychologie individuelle.

M. Le Bon se croit donc en droit de conclure que la foule est une entité empruntant son existence réelle à une âme qui se constitue par l'association des individus. Mais d'où vient-elle ? Puisqu'il est impossible d'admettre ici une création *ex nihilo*, quels sont les éléments qui concourent à constituer cette âme collective ?

L'auteur fait remarquer que chaque individu porte, dans le fond mental de son être, d'innombrables éléments inconscients qui, à son insu, dirigent ses activités, et exercent une influence prépondérante jusque dans les opérations intellectuelles supérieures. Il est manifeste que ce fond « subconscient » dépend, comme de sa cause, de tout l'entourage, de toutes les influences subies, de tous les états de conscience par lesquels la personne a jamais passé. C'est de l'association de toutes les « subconsciencences » similaires que résulte l'entité mystérieuse mais évidente qu'on appelle « l'âme de la race ».

A la manière des éléments chimiques, ces « subconsciencences » entrent en combinaison originale. Les propriétés des composés peuvent être irréductibles à celles des composants ; et c'est pourquoi l'âme de la race doit nécessairement offrir des caractères qu'il serait difficile de découvrir dans aucune des âmes individuelles composantes. Ajoutons à cette « âme de la race » quelques éléments nouveaux, donnant à ses activités une direction spéciale, déterminée, et nous serons en présence de l'âme de la foule, qui seule peut rendre compte des phénomènes que l'observation nous oblige à rattacher à cette entité.

Les caractères les plus saillants de cette âme, au moins lorsqu'on la compare à l'âme individuelle, s'imposent à l'examen le plus superficiel. C'est l'impulsivité, l'irritabilité extrême, l'inaptitude à tout raisonnement, l'absence totale de tout esprit critique et la domination tyrannique de la vie affective.

Les facultés intellectuelles supérieures, le pouvoir de juger raisonnablement, disparaissent totalement dans cette âme collective, comme les propriétés du chlore ne se deviennent guère dans le sel marin.

Les éléments subconscients deviennent absolument dominateurs, et c'est pourquoi, nous apprend M. Le Bon, la foule est totalement incapable de tout acte exigeant une initiative intellectuelle. Si l'on examine les antécédents

mentaux de ces initiatives, on ne trouve que quelques rudimentaires associations d'images. Aussi paraît-elle déployer le plus souvent les instincts les plus grossiers de la nature humaine. Ce n'est qu'exceptionnellement et par hasard qu'elle pose un acte qui, en soi, peut avoir une haute portée morale.

La foule est tout simplement suggestionnée ; il n'est donc pas possible qu'elle se livre à des actions héroïques. Mais elle les accomplit automatiquement, sous l'impulsion de quelque sentiment simple et extrême que la suggestion a fait éclore dans son âme violente et simpliste. Au point de vue intellectuel, la foule est de tout point inférieure aux éléments qui la constituent ; au point de vue moral, dans le sens propre du mot, elle est évidemment nulle ; mais dans un sens dérivé, pour autant que la moralité se mesure sur la valeur sociale de l'acte extérieur, elle peut se montrer supérieure à toutes les individualités constituantes.

Le vrai principe dirigeant, celui qui fait la foule criminelle ou héroïque, n'est autre que le meneur. C'est autour de sa volonté que viennent se cristalliser toutes les autres ; c'est sa conviction qui devient la conviction commune.

On voit à toute évidence que dans le concept de M. Le Bon, il ne peut être question de responsabilité, quels que soient les actes commis, ni pour la foule entière ni pour les individus qui la constituent.

II. LES IDÉES DE M. SIGHELE. (1)

Comme nous avons eu l'occasion de le noter, les opinions de M. Sighele se rapprochent beaucoup de celles de M. Le Bon. Cependant, à cause de quelques aperçus, elles méritent un exposé à part, d'autant plus que sur ce terrain l'initiative paraît bien lui appartenir.

(1) La foule criminelle ; la psychologie de la foule.

Notre auteur constate qu'évidemment la foule ne se forme pas sans raison ; tout rassemblement est motivé par un but final qui en devient la cause première. Mais il serait erroné d'admettre que ce but est dès l'abord connu de tous les individus qui s'assemblent. Imaginons, par exemple, qu'une démonstration politique plus ou moins tumultueuse se prépare. Toujours le but réel n'est connu et l'initiative n'est prise que par un nombre d'individus infiniment plus restreints que celui qui prend effectivement part à la démonstration. Autour de ce premier noyau, le gros de la multitude se constitue de deux manières. Tout d'abord d'une manière directe, par suggestion immédiate. Les désœuvrés de la rue s'aperçoivent d'un mouvement ; leur mentalité est plastique en raison même de sa vacuité ; le simple désir de se désennuyer les ouvre déjà à la suggestion. Celle-ci ne tarde pas à s'exercer ; elle arrive puissante, irrésistible. On sait qu'elle arrive à donner des hallucinations collectives, et l'on peut comprendre dès lors que sans peine elle s'empare de ces mentalités passives qui ne demandent qu'à être dominées.

Mais, en outre, la suggestion s'exerce sur un grand nombre d'individus d'une manière indirecte. Par les journaux, par les mille moyens de publicité, ils ont appris qu'une démonstration est projetée. Par curiosité, ils se décident à aller voir, et ils y vont. Inutile d'ajouter que la suggestion directe achève de les incorporer à la foule. Tous se trouvent ainsi agglomérés d'une façon sommaire.

C'est la première phase dans l'existence de la foule ; mais elle ne tarde pas à être dépassée. La démonstration grossit, des cris s'élèvent, les discours des orateurs électrisent l'auditoire, et bientôt l'on constate ce phénomène décisif et étrange : cette masse d'éléments humains, infiniment diversifiée dans ses tendances et ses préoccupations, s'harmonise peu à peu, et l'hétérogénéité presque insaisissable fait place à une homogénéité presque absolue.

C'est à ce moment que des défections se produisent

souvent : les plus timides, voyant que l'affaire prend une allure inquiétante, s'en vont s'ils le peuvent. Ceux qui restent sont bientôt montés, bon gré mal gré, au même diapason. Tous partagent la même émotion ; le but de l'assemblée s'empare de tous les esprits ; l'idée centrale devient dominante, exclusive, et l'on finit par reconnaître que la multitude ne forme plus qu'un seul individu.

C'est à ce propos que M. Sighele rappelle le principe de Spencer : « Les caractères de l'agrégat sont déterminés par les caractères des unités qui le composent. » Au moyen de nombreux exemples, qui font grand honneur à son érudition, M. Sighele établit à toute évidence que ces agrégats qu'on appelle « la foule » ne présentent nullement la psychologie des individus qui les composent, ni même celle que les mentalités individuelles pourraient faire prévoir. Le principe de Spencer ne s'applique donc pas aux « foules » et M. Sighele arrive à cette affirmation, particulièrement surprenante sous sa plume, que la foule est une réunion inorganique.

On ne s'attendrait guère, en effet, à cette conclusion étrange, puisque M. Sighele admet lui aussi, l'âme de la foule, et se donne la tâche d'en expliquer la nature et l'origine.

Pourquoi, se demande-t-il, la foule ne raisonne-t-elle pas, alors que raisonnent les individus qui la composent ? Pourquoi la foule se livre-t-elle à ces redoutables initiatives auxquelles aucun des éléments constitutants ne se serait décidé ? D'où viennent, dans la foule, ces impulsions irrésistibles, ces tendances féroces, ces entraînements irréfléchis, ces actes formidables, alors que dans les individus on ne pourrait jamais rien découvrir qui puisse les faire prévoir ?

La clef de cette énigme, on le devine, se trouve dans la fameuse âme de la foule, résultat nécessaire des actions et réactions qui s'exercent au sein de la multitude, entre des sentiments qui montent du tréfond des âmes individuelles.

Dans chacun de nous il y a toute une réserve de facteurs psychiques, anthropologiques, c'est-à-dire communs à tous les hommes de la même race, ou sociaux, c'est-à-dire résultant des influences du milieu spécial dans lequel l'individu se trouve plongé. C'est à ce fond de notre être, qui se trouve en tous ou au moins dans le plus grand nombre, que correspond l'âme de la foule. La suggestion, la formidable suggestion, vient l'éveiller. Tout concourt à lui donner dans ce cas son maximum d'intensité. Avec une extrême rapidité, elle doit se répandre comme une contagion dans la foule tout entière, puisque les facteurs suggestifs se trouvent multipliés par le nombre d'individus qui constituent la multitude. Elle devient souvent si puissante, que par simple imitation automatique, des individus prennent part aux actes communs sans même avoir jamais connu le but de la démonstration.

Ce qui démontre, au sens de M. Sighele, que l'âme de la foule prend naissance au moyen des éléments profonds, irréfléchis, primitifs de la nature humaine, c'est que la foule fait preuve, en règle générale, d'une inquiétante férocité. C'est le retour à l'instinct homicide qui, dans les luttes préhistoriques, doit avoir été dominant. De fait on constate que la foule est beaucoup plus portée aux violences qu'aux bienfaits ; celles qui ont abouti au crime sont beaucoup plus nombreuses que celles qui ont à leur actif des initiatives salutaires. Il y a évidemment, mêlées à la foule, des mentalités saines et élevées. Mais la vertu et la modération sont beaucoup moins portées à l'action que l'instinct de lutte et la perversité ; et comme la foule, suggestionnée, incline toujours à l'action, le crime ou le délit doit toujours, en somme, être plus fréquent que l'initiative vertueuse.

Sur le grave problème de la responsabilité, M. Sighele défend des vues qui méritent de fixer l'attention.

La foule, comme telle, ne peut jamais être responsable. Ce sont les facteurs anthropologiques et sociaux qui

seuls contribuent à la constitution de son âme. Aucun élément rationnel ne concourt à la constituer. Dès lors, il n'est pas plus possible de parler de la responsabilité collective de la foule que de celle d'un animal quelconque. La responsabilité est un concept qui ne peut cadrer qu'avec celui de l'homme individuel.

Mais l'individu humain conserve-t-il sa responsabilité au sein de la foule ? M. Sighele fait remarquer avec raison que la solution de ce problème dépend essentiellement de l'idée qu'on se fait de la suggestion subie par l'individu dans la foule.

Or, pour apprécier son influence néfaste, nous avons un excellent point de comparaison : c'est la suggestion subie à l'état d'hypnose. Celle-ci est sans conteste la plus puissante que l'on puisse imposer à un individu. Or, notre auteur considère comme établi qu'elle est impuissante à pousser au crime une personne de moralité normale. Par conséquent, quelle que soit sa puissance dans la foule, puisqu'elle respecte davantage la personnalité que l'hypnose, l'individu dans la foule reste responsable. De même que sa valeur personnelle ne s'efface pas devant les injonctions les plus impérieuses de l'hypnotiseur, ainsi elle résistera à ce tourbillon émotif que les masses humaines font passer sur ses constructions psychiques. S'il commet un crime, ce crime lui est imputable, parce qu'il ne trouve pas ses antécédents dans la suggestion collective, mais dans la constitution physiologique et psychologique de son auteur individuel, et la société doit réagir contre le crime.

Il y a évidemment des différences caractéristiques à noter. Dans la vie ordinaire, l'individu arrive au crime par une lente évolution. Par les influences de l'entourage, des éléments funestes sont introduits dans son âme et se développent subconsciemment ; les circonstances extérieures renversent certaines barrières, et chaque action, chaque pensée blâmable aplanit la voie vers la chute décisive, vers le crime final. Dans la foule, cette évolution est si

rapide qu'elle en devient une révolution. En quelques minutes le germe empoisonné arrive à la maturité; tous les obstacles à son éclosion disparaissent comme par enchantement sous les influences collectives, et le crime arrive comme une foudroyante surprise. Mais il n'y a là, au fond, qu'une différence de degré, et elle ne nous permet point d'exonérer complètement l'individu qui, sous la suggestion subie dans la foule, en arrive au crime.

III. SYNTHÈSE DE M. TARDE ⁽¹⁾

M. Tarde, lui aussi, se rallie aux idées fondamentales que nous venons d'exposer; mais dans son exposé on trouve aussi des modalités originales qui méritent une mention.

Qu'une explosion de dynamite se produise dans la rue, qu'un vaisseau menace de sombrer dans la haute mer, aussitôt les individus « associables » deviendront associés dans la poursuite d'une même fin, sous l'empire d'une même émotion. Ainsi naîtra spontanément l'association humaine la plus simple, la plus rudimentaire, c'est-à-dire la foule.

M. Tarde insiste particulièrement sur ce fait que toutes les associations véritables, quelle que soit leur nature, sont produites et dirigées par un chef visible ou caché. Dans toute espèce de foule, par conséquent, on est assuré a priori d'avoir à appliquer la distinction entre « meneur » et « mené » distinction dont on ne saurait exagérer l'importance dans le problème redoutable de la responsabilité.

Les individus les plus différents peuvent concourir à constituer une foule parfaitement homogène. C'est que dans la foule les différences individuelles se neutralisent. Comme les cailloux roulés perdent leurs angles, ainsi dans le rou-

⁽¹⁾ L'opinion et la foule : le public et la foule, ch. I; les foules et les sectes criminelles, ch. III.

lement tumultueux de la foule toutes les saillies personnelles sont promptement usées. L'action personnelle se fait toujours sentir; mais dans la collectivité toutes les actions personnelles se contrebalancent, et dégagent par leur disparition le type national. De fait, dans la composition de la foule, les individus n'entrent que par leurs similitudes ethniques qui s'additionnent, font masse, et donnent ainsi naissance à l'âme collective.

Il serait d'ailleurs illusoire de considérer celle-ci comme la simple somme des éléments individuels. Il faut bien plutôt la concevoir comme un composé, dépendant sans doute de la nature des éléments combinés, mais offrant néanmoins des propriétés irréductibles. Elle possède une physionomie si personnelle qu'elle paraît surgir par génération spontanée. Mais toujours elle est en ébullition; et l'on ne tarde pas à s'apercevoir que quelques éléments de la foule lui servent de ferment et lui donnent sa couleur.

M. Tarde note qu'au début les hommes ne se réunissent pas tous en foule par les mêmes motifs; la plupart d'entre eux arrivent sur le lieu par pure curiosité; mais ils ne tardent pas d'être gagnés par la fièvre commune. Chez les plus calmes, les plus indifférents, elle peut prendre les allures du délire; et tel individu, accouru pour s'opposer au meurtre d'un innocent, et terrassé plus violemment par la contagion que tous les autres, s'abandonne aux instincts homicides et ne conserve même pas assez d'initiative pour s'en étonner.

Toutes les foules se distinguent par certains traits dominants qui nous renseignent sur la nature et l'origine de leur « âme » : l'intolérance prodigieuse, l'orgueil grotesque, la susceptibilité malade, le sentiment affolant de l'irresponsabilité, né de l'illusion de leur toute-puissance, la perte totale du sentiment de la mesure, qui tient à l'outrance de leurs émotions mutuellement exaltées.

Aussi, deux facteurs doivent jouer un rôle prépondé-

rant dans la constitution et les activités de la foule : les éléments anthropologiques et sociaux.

Ici les développements de M. Tarde coïncident totalement avec les vues de M. Sighele, et il est inutile d'y insister. Notons seulement que M. Sighele fait appel à la « férocité » primitive pour expliquer les crimes de la foule, alors que M. Tarde les présente comme « une déduction hardie de prémisses » dont la première est constituée par les vices traditionnels, et la seconde par « l'immoralité nouvelle. »

Nous nous sommes imposé de résumer complètement ces trois théories, malgré leur affinité intime ; car il importe de souligner jusqu'à leurs ressemblances. On peut dire que, mis à part quelques détails inspirés par les vues psychologiques des auteurs, tout est identique dans ces synthèses. Cela n'empêche pas les auteurs de prétendre à l'originalité. M. Sighele, dans l'Avant-propos à la « Foule criminelle » remercie M. Le Bon d'avoir utilisé ses observations sur la psychologie des foules, sans citer leur auteur. Il adresse les mêmes remerciements à M. Tarde qui a longuement et loyalement discuté sa théorie. Quoi qu'il en soit de ces irritantes questions de priorité, constatons l'accord absolu des théoriciens les plus notoires. S'il n'est pas le résultat ou de la vérité manifeste, ou du plagiat indigne, il doit être le fruit des théories positivistes qui paraissent avoir dominé les auteurs dans leurs constructions théoriques.

LES DÉFINITIONS DE LA FOULE, D'APRÈS MM. SIGHELE, LE BON ET TARDE

Les définitions de la foule, données par MM. Sighele, Le Bon et Tarde nous livrent la quintessence de toutes leurs spéculations.

M. Sighele entend par foule : un agrégat d'individus de tous les âges, de deux sexes, de toutes les classes et conditions sociales, de tous les degrés de moralité et de culture, mais essentiellement « inorganique » puisqu'il se forme à l'improviste, sans aucun accord préalable.

Pour M. Le Bon la foule, psychologiquement constituée, est un être provisoire formé d'éléments hétérogènes, qui pour un instant se sont soudés, acquérant par là même des caractères irréductibles à ceux des éléments. On peut la comparer à un tissu vivant formé de cellules et exerçant des fonctions dont les cellules prises isolément seraient incapables.

M. Tarde décrit la foule d'une manière pittoresque : un ramassis d'éléments hétérogènes, inconnus les uns aux autres ; une étincelle de passion jaillit de l'un d'eux ; elle électrise ce pêle-mêle, y produit une sorte d'organisation subite, par génération spontanée. Cette incohérence devient cohésion, ce bruit devient voix et ce millier d'hommes pressés ne forme bientôt plus qu'une seule et unique bête, un fauve innomé et monstrueux qui marche à son but avec une irrésistible finalité ⁽¹⁾.

IV. EXAMEN DES DÉFINITIONS CITÉES.

Dès la première inspection ces formules appellent quelques réserves.

Comme nous l'avons déjà insinué en passant, le terme « inorganique » employé par M. Sighele est une vraie surprise. Dire que la foule est privée de toute organisation revient au fond à affirmer qu'elle n'existe pas. Une assemblée humaine inorganique ne peut être qu'une multitude quelconque d'hommes épars, privée de tout principe unificateur et vital, où la jonction des individus n'intéresse que leur position dans l'espace, et ne peut dès lors expliquer

(1) La psychologie pénale, p. 320.

aucun des caractères spécifiques que M. Sighele reconnaît lui-même à la foule.

On dira sans doute que l'auteur précise le sens du terme. Il veut dire, en qualifiant la foule d'inorganique, qu'elle se forme à l'improviste, soudainement, sans aucun accord préalable. Mais encore faut-il reconnaître que le mot a un sens précis qu'on ne change pas à plaisir. Si la circonstance mentionnée par M. Sighele a quelque importance dans la question, il en faudrait plutôt conclure que la foule est plus organique que toute autre collectivité.

L'accord préalable impose peut-être une organisation plus durable ; mais l'accident initial, la communauté dans le monoïdéisme, le principe « assemblaire » et « unificateur » remplacent puissamment l'accord préalable dans son action organisatrice. Ils sont infiniment plus spontanés, font appel aux éléments les plus profonds de l'âme humaine ; et il n'est douteux pour personne que cette vie profonde est infiniment plus « organique » que celle qui résulte de la volonté réfléchie.

Les faits viennent d'ailleurs appuyer ces considérations théoriques. Nous verrons bientôt que l'organisation « inférieure » de la foule vient parfois détruire toutes les directions de la vie volontaire et réfléchie.

Le reproche principal que nous adressons à la formule de M. Le Bon est de manquer son but par sa généralité. Il est impossible, si l'on s'en tient à ses termes, de distinguer la foule de n'importe quelle assemblée.

La définition de M. Tarde est presque trop belle pour être bonne. Il est certain qu'elle met en lumière, d'une manière saisissante, une pensée importante : l'organisation progressive de la foule par suggestion mutuelle. Mais au milieu de ces expressions poétiques et à travers ce langage imagé, on perd trop facilement de vue le fond même, l'idée centrale de la notion de la foule : l'union mentale des individus.

En somme, nous trouvons que toutes ces définitions sont trop flottantes. Rapprochées des considérations théoriques qui les précèdent, on y voit à peu près poindre la pensée des auteurs ; mais il est impossible d'y trouver ce qu'on a le droit de chercher dans une définition réelle, le résultat synthétique de toutes les recherches préalables.

M. Le Bon paraît d'ailleurs avoir conscience de l'insuffisance de sa définition, qui est vraiment très défectueuse. Il la complète, en effet, par deux autres formules.

« Au point de vue psychologique, dit-il, l'expression « foule » prend une signification tout autre. La foule acquiert des caractères spéciaux, car quels que soient les individus qui la composent, quels que semblables ou dissemblables que soient leur genre de vie, leurs occupations, leur caractère ou leur intelligence, par le fait seul qu'ils sont transformés en foule, ils possèdent une sorte d'âme collective qui les fait sentir, penser, agir d'une façon tout à fait différente de celle dont sentirait, penserait et agirait chacun d'eux isolément. »

On trouve ici indiqué le terme auquel aboutit, d'après M. Le Bon, la foule constituée : l'apparition d'une âme collective. Dans sa dernière description, l'auteur s'attache surtout aux transformations que subit l'individu au sein de la foule.

« Dans certaines circonstances données, et seulement dans ces circonstances, une agglomération d'hommes possède des caractères nouveaux, fort différents de ceux des individus composant cette agglomération ; la personnalité consciente s'évanouit ; les sentiments et les idées de toutes les unités sont orientés dans une même direction ; il se forme une âme collective, transitoire sans doute, mais présentant des caractères très nets ; la collectivité est devenue ce que, faute d'une expression meilleure, j'appellerais une foule psychologique ; elle forme un seul être et se trouve soumise à la loi de l'unité mentale des foules. »

Si l'on s'efforce de découvrir l'idée centrale de toutes ces théories, on voit que tout converge vers cette mystérieuse « âme » collective. Nous croyons donc opportun de nous y attacher pendant quelques instants.

CHAPITRE III

L'ÂME DE LA FOULE

Il faut reconnaître que, malgré des protestations nombreuses et justifiées, nous sommes en plein régime réaliste dès qu'on aborde les études sociologiques.

L'organicisme en sociologie n'a donné que des mécomptes; mais telle est la tyrannie des idées simples et des images saisissantes, qu'il continue à fournir aux sociologues leurs métaphores et parfois à fausser les idées. Cette vogue imméritée de l'organicisme nous a certainement valu l'universelle théorie de « l'âme de la foule ».

Les éléments inconscients — il serait peut-être plus exact de dire « subconscients » — surgissent du tréfond des âmes individuelles, sous l'action mystérieuse de la suggestion. Encore y a-t-il une surprenante sélection parmi ces éléments. M. Sighele estime que ceux qui portent la marque de la férocité primitive viennent surtout à la surface. M. Le Bon y reconnaît avant tout les caractères de la race. M. Tarde trouve comme facteurs dominants les éléments inconscients caractéristiques de la nationalité et marqués au coin de l'immoralité foncière.

Mais tout cela n'est encore qu'individuel. Par on ne sait quelle puissance latente — la « génération spontanée »

n'est évidemment qu'un mot — un principe « assembleur, unificateur, vital » vient joindre ces éléments personnels, et nous voilà en présence de cette « âme de la foule » avec tous ses caractères distinctifs et toute sa redoutable impulsivité.

Ces vues exerceront toujours une certaine fascination sur les esprits moutonniers, puisque pour eux les analogies et les comparaisons sont la règle suprême, et que tout dans la démonstration de ce réalisme n'est qu'analogie et comparaison.

Deux tas de sable unis n'en forment plus qu'un seul troisième. Deux cellules à fonction sexuelle se fusionnent pour former par leur évolution un seul être. Les organismes supérieurs, jouissant d'une évidente unité, n'en résultent pas moins de l'association d'innombrables cellules, dont chacune jouit d'une autonomie relative. Voilà des faits simples et immédiatement vérifiables. Rien de plus engageant que d'étendre ces considérations à la foule et à la société. Mais cette extension n'en est pas moins une généralisation hâtive et une véritable absurdité.

Nous prétendons que les faits nous imposent plus de réserve. Quelle que soit la puissance de la suggestion, quelque altération qu'elle introduise dans la personnalité psychologique, il reste toujours dans l'individu humain une unité foncière qu'elle ne peut jamais entamer, et qui s'oppose à cette fusion complète des âmes individuelles, sans laquelle l'âme collective ne peut point se réaliser. M. Sighele lui-même donne d'utiles indications à ce sujet. Après avoir constaté que la suggestion hypnotique est indiscutablement la plus forte, il se range à l'avis des psychologues les plus autorisés qui prétendent que jamais elle ne pourrait imposer à la personne en hypnose un acte radicalement opposé à sa nature et à ses tendances fondamentales. Si l'on parvient parfois à lui faire exécuter une action ridicule, ce n'est pas sans une profonde répugnance ; et l'on

surprend des efforts répétés pour justifier, devant la conscience et la raison, l'absurdité imposée.

Au sein de la foule, l'individu n'est pas hypnotisé; malgré toutes les influences subies, on n'observe aucun des symptômes qui caractérisent cette abolition partielle des rapports de l'individu avec son milieu. A plus forte raison, par conséquent, sa personnalité profonde reste indemne, et il est souverainement abusif de parler d'une fusion psychique qui permettrait l'emploi de l'expression, fixée après tout par l'usage dans une signification précise « d'âme » de la foule. C'est ce que nous voudrions établir.

I. LA SUGGESTION. ⁽¹⁾

Personne n'ignore que la vulgarisation des manipulations hypnotiques, l'ingérence de la presse périodique dans les débats qui concernent la psychothérapie, ont vulgarisé le mot de « suggestion »; et, comme il arrive presque toujours en pareille occurrence, son sens s'en est trouvé altéré. Les psychologues eux-mêmes en ont subi le contre-coup, et l'on se trouve singulièrement embarrassé si l'on veut déterminer la signification propre, technique du mot.

Pour quelques-uns, la suggestion n'est autre chose que l'usage pratique de certaines associations. Lorsqu'une image présentée en évoque une autre, on dira que celle-ci a été suggérée, et la première présentation deviendra une « suggestion ».

Par extension de cette signification banale, d'autres donnent le nom de « suggestion » à toute espèce d'influence qu'un homme peut exercer sur son semblable.

D'autres encore tombent dans l'excès opposé et considèrent la suggestion et la suggestibilité comme presque invariablement connexes avec l'hystérie.

⁽¹⁾ Bechten : Die Bedeutung der Suggestion im socialen Leben Wiesbaden 1906.

Ansichten über das Wesen der Suggestion.

Nous ne sommes pas au bout des définitions divergentes. Tout le monde reconnaît sans peine les particularités qui séparent les formules suivantes, acceptées par autant de groupes d'auteurs :

La suggestion introduit dans l'esprit une image ou une idée ; elle s'incorpore dans le flux des états mentaux, et aboutit aux effets qui appartiennent normalement aux éléments psychiques. A ce prix, on aboutit à cette conclusion déconcertante que la démonstration d'un théorème de géométrie, présentée par un professeur à son auditoire, est une suggestion.

Pour échapper à cette conséquence, on a dit encore que la suggestion introduit dans la mentalité une idée, même contre le gré de celui qui la subit. Elle n'est soumise à aucune critique rationnelle, n'en est pas moins acceptée, et tend à se réaliser automatiquement.

Enfin, quelques-uns insistent davantage encore sur la fatalité de cette exécution. L'idée est reçue sans aucune participation du moi recevant ; et elle aboutit à l'action correspondante, alors même que le suggestionné la jugerait téméraire ou funeste.

Il est profondément regrettable qu'un mot d'un usage aussi fréquent reste aussi vague, aussi insaisissable.

Sans vouloir entrer ici dans une discussion qui nous paraît devoir rester stérile, puisque seule une convention respectée par tous pourrait mettre fin à cette situation, nous caractériserons la suggestion d'une manière plutôt négative, en signalant ce qui n'est pas elle.

Avant tout, il est clair que l'idée de suggestion implique la production dans l'esprit d'un autre d'une idée et d'une idée généralement efficace, c'est-à-dire aboutissant à une action ⁽¹⁾.

Or, une telle idée est une idée *acceptée*, une persuasion, ou comme on dit actuellement, non sans quelque

(1) *Note.* — Nous écartons évidemment les discussions qui s'agitent autour de l'autosuggestion.

équivoque, une croyance ; seule, en effet, une croyance fait agir.

Mais un tel état d'esprit peut être le résultat d'une démonstration rationnelle, d'une conviction logique. Dans ce cas, personne ne prétendra raisonnablement qu'il s'agit d'une suggestion. Disons donc que la suggestion est la production dans l'esprit d'autrui d'une idée acceptée par une voie, nous ne disons pas déraisonnable, mais irrationnelle. ⁽¹⁾

Il est parfois assez difficile de décider si l'on se trouve devant une suggestion ou devant une croyance rationnelle. Le commandement, par exemple, peut avoir la valeur d'une véritable suggestion ; l'ordre est donné d'une voix impérieuse, l'image est introduite dans le cerveau avec éclat, elle s'impose forcément à l'attention, des habitudes passives peuvent être acquises, et automatiquement l'ordre intimé s'exécutera. On le constate souvent chez les militaires et les ecclésiastiques, habitués à l'obéissance passive, irraisonnée. Mais il n'en est pas toujours ainsi ; le commandement s'exécute parfois avec la même promptitude, sans qu'il soit possible d'y voir une vraie suggestion. Le subordonné peut juger la direction reçue parfaitement raisonnable, utile, nécessaire. Mais sans se préoccuper de la nature et de l'opportunité du commandement, il peut se persuader, par des motifs parfaitement rationnels, qu'il lui est utile ou nécessaire d'obéir à une personne qui a la responsabilité du pouvoir, qui tient entre les mains son bien-être, son repos, ses moyens de subsistance. Dans ce cas, il est manifeste que le commandement n'est plus une suggestion, mais un événement quelconque dont le subordonné a tenu compte dans la direction de ses activités.

Il faut en dire autant du conseil, et surtout de l'exemple. Ce dernier peut être une simple indication que la rai-

⁽¹⁾ La suggestion dans la psychologie normale et pathologique, par M. le prof. de Munnynck.

son critique, analyse, soupèse, accepte ou rejette ; mais il peut aussi suggestionner d'une manière si puissante qu'il devient le principe de véritables épidémies psychiques.

On comprend d'ailleurs qu'une action mixte n'est pas impossible, et l'examen des faits nous persuade une fois de plus que toute classification psychologique à contours trop nets devient par là même artificielle et fallacieuse. Il n'est pas rare que le commandement, le conseil, l'exemple mettent en branle le raisonnement, mais que l'action motrice de celui-ci, souvent insuffisante, est complétée par la valeur suggestive des mêmes facteurs qui lui ont servi de point de départ.

Ce concept de la suggestion étant établi, il va sans dire qu'elle se réalisera le plus facilement dans les états d'âme où la raison critique est en quelque sorte inhibée, où l'attention volontaire qui se meut librement à travers tout le champ de la conscience, se trouve pour ainsi dire enchaînée à un objet, qui ne lui permet plus aucune comparaison nécessaire à appréciation raisonnée des choses. A la faveur de ces dispositions, l'image mentale s'introduira dans la conscience ; elle sera reçue passivement, sans que le sujet songe même à y résister.

Tout ce qui favorise cette passivité, cette absence de raisonnement et de critique doit évidemment augmenter la suggestibilité du sujet. Nous avons mentionné quelques-unes de ces circonstances favorables : le sommeil hypnotique, la distraction, l'attention extrême. Nous en trouvons évidemment une autre dans la faiblesse mentale du sujet. L'esprit faible ne compare guère et ne critique jamais ; chaque image isolée devient pour lui un principe d'impulsion puissante ; chaque état psychique réalise presque le monoïdéisme décisif. On comprend dès lors que les inférieurs, les incultes et les obtus sont singulièrement sujets aux influences suggestives, et sont par là même plus disposés à former le gros de la foule.

Imaginons donc qu'un accident initial ait réuni quelques individus. Plusieurs, après un premier coup-d'œil ou une attention passagère aux paroles prononcées, poursuivront leur chemin : ce sont les forts, les préoccupés. Ils ne veulent pas mettre leurs activités sous la dépendance d'un incident ; ils sont dominés par d'autres intérêts ; une lutte très brève s'établit entre leur but poursuivi et l'image de l'accident qui assemble les passants ; mais la première est si forte qu'elle refoule immédiatement la seconde dans la conscience marginale, où elle n'exerce plus une influence immédiate sur les initiatives de l'individu.

Mais les faibles, les médiocres ou les désœuvrés resteront. L'image de l'accident initial occupe le foyer de la conscience. Peu à peu elle y prend de la consistance, de l'énergie. Tout ce qui environne l'individu est de nature à la renforcer ; l'incident lui-même, la mentalité de l'entourage, les paroles, les cris, les gestes de tous. L'image focale devient donc forte et par là même exclusive ; toute la marge de la conscience, c'est-à-dire les sensations concomitantes, les souvenirs les plus proches, toutes les associations virtuelles avec les règles directrices de la vie normale qui permettent la comparaison, l'estimation, les jugements de valeur, en un mot le raisonnement critique et le choix délibéré, toute cette marge, dis-je, devient de plus en plus pâle ; elle s'estompe jusqu'à s'évanouir. La raison raisonnante a dès lors disparu ; et, comme on l'observe toujours en pareille occurrence, la subconscience, le fond latent de la personnalité, vient à la surface et dirige les activités.

L'observation, soigneusement consignée par les auteurs cités, nous apprend même quels éléments subconscients tendent à dominer. C'est la férocité primitive, d'après M. Sighele ; ce sont les caractéristiques de la race, ou de nationalité, d'après M. Le Bon, auquel M. Tarde ajoute la note un peu générale et plutôt négative de l'immoralité. Tout cela est d'ailleurs dirigé dans un canal déterminé :

celui que trace l'accident initial, le principe unificateur. Nous sommes même fort enclin à croire que MM. Sighele et Le Bon ont été trop précis au sujet des éléments subconscients qui émergent. Cet accident provocateur peut être quelconque ; les états latents qui s'éveillent sont ceux qui ont avec l'accident une association plus ou moins intime, plus ou moins ferme. On s'attendrait dès lors à ce que les énergies éveillées soient quelconques, et appartiennent tour à tour à tout le domaine de la personnalité humaine. Si les caractères observés sont ceux que signalent MM. Le Bon et Sighele, on pourrait dire qu'en fait plutôt qu'en droit, les faits qui unissent le public particulier des foules sont ceux qui éveillent ou les caractères communs d'une race et d'une nation ou les instincts de férocité atavique.

Nous voyons donc, en somme, deux aspects dans l'état mental qui se réalise dans chaque individu de la foule : un aspect négatif qui consiste dans l'inhibition de la raison raisonnante, de toute estimation comparative, de toute critique ; un aspect positif, c'est-à-dire le principe commun livré par l'accident initial, et tous les éléments subconscients associés qui viennent graviter autour de lui.

CRITIQUE DE « L'ÂME DE LA FOULE ».

Qu'on considère ce monodéisme se répétant dans tous les cerveaux individuels que le hasard a juxtaposés dans une foule. Qu'on se rappelle la constatation déjà indiquée ci-dessus que chaque individu agit puissamment par ses paroles, par son attitude, par ses gestes sur tous ceux qui peuvent l'apercevoir. Qu'on se représente que dans ces centaines, ces milliers d'êtres humains tous sont actifs, et que chacun est dès lors le siège et le point d'application des activités de tous. Si l'on rapproche de ces constatations nos expériences personnelles au sujet de l'influence qu'exerce

sur nous une action collective, le caractère particulier, la valeur émotionnelle, la tonalité d'une action, d'un cri prenant leur origine dans une multitude, on se demande en vain le rôle que doit jouer cette inintelligible « âme » de la foule, que les théories — nous dirions presque la mode du jour — tendent à nous imposer. Il nous est impossible de voir autre chose, dans cette « substantialisation » d'un rapport, qu'une fantaisie malheureuse qui doit nécessairement introduire dans les esprits des confusions regrettables, et obscurcir, dans les intelligences non averties, les exigences fondamentales de la logique scientifique.

On dit, il est vrai, que les activités de la foule, comme celles de la société, ne s'expliquent pas par la simple sommation des activités individuelles. Mais tout d'abord, dans un très grand nombre de cas, nous nous permettons d'en douter ou plutôt il y a là une équivoque. La foule prend des initiatives, commet des crimes dont chaque individu serait incapable. C'est évident, si l'on prend chaque individu en dehors de la foule, sans la suggestion, sans le monodéisme, sans la contagion de l'exemple. Mais dans la foule, l'individu subit tout cela. Si la foule possède des caractères « spécifiques » ce n'est point parce qu'elle a acquis un principe nouveau, une mystérieuse âme collective, mais que chaque individu est modifié, d'une modification qui ne peut guère se réaliser que dans la foule, et que tous étant modifiés d'une manière identique, leurs tendances et les gestes doivent converger vers un but identique.

N'oublions pas d'ailleurs que ces caractères spécifiques de la foule sont souvent d'ordre psychique, c'est-à-dire que les activités qualitativement différentes qu'on lui reconnaît sont celles qu'elle produit dans notre esprit, à notre observation.

Or, ne pourrait-on pas invoquer ici une espèce de « loi de synthèse » analogue à celle qu'admettent tous les psychologues ? Un coup bruyant mille fois répété, a une

tonalité toute différente de celle qui lui appartient la deuxième ou troisième fois, parce que notre esprit échappe en quelque sorte à la fuite continue du temps et combine le millièmè coup avec tous ceux qui l'ont précédé.

Ne pourrait-on pas supposer qu'un phénomène analogue se produit pour les actions simultanées et identiques d'une multitude, et que leur complexus doit par conséquent posséder des qualités que la simple sommation des actions individuelles n'explique point ?

Bref, pour exprimer toute notre pensée, « *l'âme de la foule* » est un non-sens, que nous trouvons dangereux même comme métaphore. Disons qu'il y a « union mentale de la foule » le terme « union » ne préjugéant rien ; mais gardons-nous d'ajouter à l'entité collective de la foule une entité unique qui l'anime. Une méthode positive de bon aloi nous interdit absolument l'introduction dans la réalité des choses que les faits observés ne nécessitent en aucune manière. Il est un peu surprenant qu'il faille le rappeler à des positivistes.

Le contact maintenu avec les faits nous permet d'ailleurs d'établir une distinction importante. Nous avons rappelé que les âmes fortes et les esprits préoccupés ne se laissent pas facilement fixer par l'accident initial. Si l'événement ne prend point place dans la direction générale de leurs activités, ils constatent et passent outre. Mais d'autres, sans être des âmes faibles et des esprits suggestibles, peuvent rester dans la multitude par curiosité, par esprit d'observation, en vertu d'une fonction à remplir, parfois par simple nécessité matérielle, parce que la « presse » l'entassement des gens ne leur laisse aucune issue. Au sein de la foule, ils peuvent conserver toute leur raison critique, tout leur jugement comparatif, toute leur indépendance individuelle. Ils sont *dans* la foule sans être absolument *de* la foule. Disons qu'ils ne lui appartiennent que *matériellement*. Sont *formellement* partie intégrante

de la foule ceux qui ont été mis en état de monoïdéisme et sont en « union mentale » avec leur entourage.

III. L'ACCIDENT INITIAL ET LE MENEUR.

Puisque nous avons analysé la suggestion, principe actif qui constitue la foule, il ne sera pas inutile de compléter notre travail par quelques considérations sur deux facteurs qui ont une grande analogie par le rôle qu'ils jouent dans la constitution et le maintien de la foule. Nous voulons parler de l'accident initial et du meneur.

Comme on a pu s'en convaincre par ce qui précède, l'accident initial est le fait qui fixe l'attention d'une multitude, les réunit en un même endroit et les fait agir dans une même direction. Son action a été suffisamment expliquée ci-dessus.

Mais il importe de savoir que l'accident n'agit pas toujours de la manière simple et immédiate que nous avons supposée comme un cas type. Il se peut qu'un phénomène, un crime, une explosion fixe directement l'attention des passants et que l'attroupement se fasse. Mais il est également possible que l'événement serait par lui-même incapable de réunir, même le public ordinaire des foules, malgré ses tendances grégaires accentuées. Imaginons qu'un gouvernement prenne une mesure plus ou moins impopulaire. Il y aura mécontentement passager et puis tout rentrera dans l'ordre. Mais qu'autour de l'événement se fasse une propagande antigouvernementale. Que des meneurs plus ou moins influents, plus ou moins cachés chauffent l'imagination du public, insinuent la possibilité d'une résistance efficace, indiquent pour une date et un lieu déterminés une réunion, un *meeting* de protestation plus imposante et la foule « politique » aura lieu avec toutes ses conséquences.

Cette action médiate et partielle de l'accident est instructive à deux titres. Elle nous montre d'abord que l'ac-

cident « assemblaire » et le meneur agissent dans le même sens, remplissent presque le même rôle psychique dans l'âme des assemblées. Le meneur complète et continue l'influence de l'accident, et il est souvent difficile de faire le départ de ce qui revient à chacun d'eux dans le résultat final. Les faits démontrent d'ailleurs que la propagande peut se faire autour d'un fait illusoire, purement hypothétique, et suppléer ainsi à l'accident lui-même, en créant des convictions erronées. La Revue philosophique, 1904, ⁽¹⁾ en cite un exemple typique.

En 1892, la nouvelle se répandit brusquement en Bourse de Paris que le fameux financier Cecil Rhodes était gravement malade. Aussitôt les spéculateurs à la baisse répandent le bruit que sa mort devait entraîner une crise inévitable. La de Beers, la Chartered, les mines de Rhodesia allaient perdre un directeur important, en possession de capitaux énormes qui allaient être jetés sur le marché. Aussi, l'effet ne se fait pas attendre : toutes les valeurs mentionnées s'alourdissent, et bien des personnes vendent à bas prix. Mais bientôt d'autres meneurs s'emparent de l'opinion publique. Rhodes va mourir, c'est probable, mais sa mort ne pourra nuire en rien à la prospérité des affaires auxquelles il s'intéresse. Au contraire, tous ses titres sont déjà placés ; sa mort sera plutôt un bénéfice, car elle permettra de réaliser une économie sur ses honoraires. La de Beers monte de 20 francs à chaque séance ; et quand Rhodes est décédé, c'est la hausse qui accueille la nouvelle de sa fin.

M. Sighele rappelle un autre exemple d'un accident purement hypothétique créé par des meneurs passionnés, et qui ont réussi, par une nouvelle illusoire, d'ameuter le public : au mois de mars 1750, une fable odieuse circulait dans le peuple. On racontait que les médecins avaient conseillé à Louis XV, de prendre des bains de sang humain

(1) Les émotions de Bourse, par D^r Hartenberg.

pour le rétablissement de sa santé usée par la débauche. Cette fable était appuyée sur le fait que des agents de police, sans qu'on ait pu en savoir le motif, avaient arraché quelques enfants des bras de leurs mères.

On se persuade facilement, par l'examen de ces exemples, que la propagande qui coïncide au fond avec l'action d'une espèce de meneur, joue un rôle énorme dans la constitution de la foule. Mais les psychologues ne s'entendent pas absolument sur la question de savoir si le meneur est un élément indispensable.

Au troisième congrès d'anthropologie criminelle, MM. Bechteren et Jakrzewski ⁽¹⁾ ont cru pouvoir le contester en s'appuyant sur les troubles agraires qui ont agité la Russie, dans lesquels il était impossible de distinguer meneurs et menés.

L'exemple nous paraît peu démonstratif. Ne doit-on pas considérer comme meneurs ceux qui autour d'un incident ou d'une situation mènent une propagande tendant à donner aux choses une influence capable d'ébranler les masses? Le meneur propagandiste n'est pas toujours visible, mais pour être caché, il n'en est pas moins réel. Il ne conduit pas physiquement les foules; mais par son action morale très efficace, il n'en met pas moins en branle les multitudes qui se sont agglomérées autour de son idée; et si la question de la responsabilité juridique doit se poser, il nous paraît indiscutable que le propagandiste doit être envisagé comme le véritable meneur.

Nous croyons que ceux qui admettent dans certaines circonstances l'absence du meneur, s'en font un concept trop étroit. Nous connaissons l'action psychique de l'accident initial; toute action humaine qui achève ou accentue cet effet est une action de meneur. Tous les individus qui composent la foule peuvent par conséquent être meneurs à un moment donné. Ils lancent des cris, prononcent des

(1) Actes du troisième Congrès international d'anthropologie criminelle, p. 371, 584, Bruxelles.

paroles passionnées, se livrent à des gestes et des instigations de tout genre; et toutes ces initiatives plus ou moins réfléchies, souvent entièrement instinctives et spontanées, sont de nature à concentrer davantage l'attention, à augmenter l'influence suggestive de l'accident, à donner à leurs auteurs le caractère du meneur. Ce rôle passe d'un individu à l'autre; en effet, on voit parfois la même foule, déjà très lancée dans une direction donnée, se raviser tout à coup et prendre une initiative en contradiction violente avec la première. Si l'on cherche le principe de ces étranges revirements, on le découvre dans la substitution d'un meneur à un autre. Le second, avant que l'impulsion du premier eût acquis son efficacité décisive, a introduit adroitement un élément antagoniste dans la mentalité de la foule. Il est parvenu à neutraliser la première suggestion, à placer son idée au foyer de la conscience de tous, à la rendre saillante, fascinante, envahissante, et à la faire aboutir à sa réalisation.

Si l'on accepte cette notion plus large du meneur, on peut affirmer sans crainte d'erreur, que celui-ci ne fait jamais défaut. En théorie, on conçoit bien qu'un événement frappe si violemment l'imagination, que d'un coup son image devient dominante dans la conscience de tout un groupe, qui se trouve dès le début porté à l'action correspondante; mais de fait, il n'en sera jamais ainsi. Les dispositions individuelles que l'événement initial rencontre dans la conscience d'un chacun sont trop différentes pour que la résultante soit une initiative absolument commune ou convergente. Il faut achever l'action amorcée, effacer la plupart des éléments antagonistes, faire office de meneur pour réaliser l'union mentale complète et définitive de la foule.

Nous croyons donc que le meneur est toujours actif dans une foule formellement constituée. La manière dont il prend ce rôle n'est pas toujours la même; et sa propre mentalité dépend en grande partie de l'origine de sa fonc-

tion. Parfois le meneur est le fruit de la foule même. C'est, comme s'expriment certains auteurs, un suggestionné qui achève de suggestionner ceux qui l'ont suggestionné. Cette forme se présente surtout dans les foules formées par hasard. Un individu particulièrement suggestible se trouve dominé par l'idée centrale; il est bavard, violent, éloquent, possède une voix sonore et l'habitude de s'en servir. Il doit parler d'abondance à l'assemblée, se griser de ses propres paroles et élever ou rabaisser la foule à son propre niveau mental. Il devient dominateur parce qu'il est dominé.

D'autres fois, au contraire, comme nous avons pu le constater, la foule est le résultat d'une propagande réfléchie et organisée. Au moment de la réunion, le meneur sort des coulisses pour achever délibérément la suggestion commencée par des moyens préparatoires. Le meneur n'est plus dominé que par accident. Il domine et dirige avec une pleine connaissance du but poursuivi. Il va sans dire qu'il y a là une distinction d'importance primordiale au point de vue de la responsabilité.

Quoi qu'il en soit, retenons que le meneur est le complément naturel de l'accident initial, et que, pratiquement, jamais celui-ci ne pourrait produire une vraie foule formelle et agissante sans l'intervention de celui-là.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IV

L'HOMME INDIVIDUEL DANS LA FOULE

Dans les chapitres précédents, nous nous sommes efforcés de décrire les éléments essentiels de la foule. Comme nous les trouvons, en somme, dans les individus mêmes, comme nous nous refusons à admettre la problématique « âme de la foule » nous avons à certains points de vue précisé l'état de l'individu qui se trouve au sein de la foule.

Cependant, bien des problèmes se soulèvent à cet égard, que nous n'avons point touchés. Nous avons considéré l'individu dans ses rapports avec la foule ; mais l'individu *dans* la foule se trouve dans un état qui présente un intérêt spécial pour sa vie individuelle, et il importe de le caractériser si nous voulons nous former une idée exacte de sa responsabilité.

I. LA PERSONNALITÉ, SA NOTION PSYCHOLOGIQUE ET MÉTAPHYSIQUE

La première controverse s'agite autour de l'idée de sa personnalité. On affirme couramment que par la constitution de l'âme collective, les individus perdent leur personnalité ; et si nous nous efforçons de saisir le sens de cette affirmation, on se heurte à tant d'équivoques, à tant d'obscurités, à tant de significations différentes, qu'on se trouve tenté de conclure qu'une formule qui signifie tant de choses est bien près de ne rien signifier du tout.

Psychologues et métaphysiciens parlent de « personnalité » et ont respectivement quelque droit sur le terme. Pour tenir compte des deux points de vue, il faut nettement distinguer la « personne » métaphysique ou transcendante de la « personne » phénoménale et psychologique.

LA PERSONNALITÉ PSYCHOLOGIQUE

Cette dernière a été examinée surtout — et c'est justice — par les psychologues. Cependant, les définitions que nous rencontrons sont bien divergentes. Stuart Mill en arrive à la conclusion évidemment incomplète que la personnalité n'est autre chose que la mémoire. William James l'identifie avec le torrent d'états psychiques qui fuit sous le regard de la conscience. Pour Sidis, ⁽¹⁾ elle est la conscience elle-même. Janet ⁽²⁾ et Ribot ⁽³⁾ ne paraissent guère s'éloigner de l'idée de James en voyant dans la personnalité l'expression de l'harmonie et de l'unité des fonctions psychiques. M. Amfimow ⁽⁴⁾ va plus loin en la caractérisant comme une fonction spéciale de la conscience, représentant l'image totale de la vie de l'âme. Enfin M. Bechterew ⁽⁵⁾ insiste sur le fait que cette notion d'unité ou d'harmonie paraît réduire la personnalité à un état, presque à un aspect passif. Il fait remarquer que la personnalité dirige activement les états psychiques et préside ainsi aux rapports de l'individu avec ses semblables et avec le monde extérieur.

La simple inspection de ces idées doit nous persuader que la notion de personne phénoménale est assez flottante ;

(1) Psychologie de suggestion.

(2) L'automatisme psychologique.

(3) Des maladies de la personnalité.

(4) Persönlichkeit u. Bewusstsein, Tonsk.

(5) Die Persönlichkeit u. die Bedingungen ihrer Entwicklung u. Gesundheit.

et il nous paraît utile de la préciser en tenant compte, dans la mesure du possible, de toutes les significations que l'usage a donné à ce mot.

Devant le regard de la conscience passe un « torrent » d'états psychiques, « ce stream of conscionsness » ⁽¹⁾ pour nous servir de la pittoresque expression de William James. Les objets extérieurs s'impriment dans nos sens et s'imposent à nos perceptions. Suivant les lois bien connues et toujours controversées de l'association, les objets sentis et perçus éveillent des éléments latents acquis au préalable, et tout ce monde mi-parti extérieur et intérieur se présente à l'âme dans une fuite implacable, dont les étapes caractérisent pour nous le temps psychique.

Il ne nous paraît point douteux, bien que d'aucuns se soient laissés entraîner par des exigences théoriques à affirmer le contraire, que ce sont les *objets* qui fixent l'attention, et sur lesquels l'homme réfléchit tout d'abord. Nous croyons pouvoir affirmer avec certitude que l'homme, aux premiers stades de son évolution, construit le monde avant de se construire lui-même ; c'est-à-dire qu'il utilise les aspects objectifs de ses états de conscience avant d'élaborer ses aspects subjectifs. La perception précède l'aperception.

Cependant, le côté subjectif des états psychiques existe, et tôt ou tard l'aperception doit venir. Alors l'individu constate dès l'abord que dans tous les états subis et traversés, l'aspect subjectif est identique. Mes sensations sont miennes, mes perceptions, mes idées, mes jugements sont miens. Cette identité sous la continuelle diversité des objets représentés ne tarde pas à donner naissance à une idée collective, à une représentation d'unité ; par un procédé que nous constatons, mais qu'il ne nous appartient pas de discuter ici, l'unité collective se métamorphose en permanence. L'aspect subjectif est permanent ; l'objet ob-

(1) The principles of Psychology.

jectif est fugace. L'aspect objectif n'est donc point l'aspect subjectif; et celui-ci, conçu comme le caractère commun et permanent de nos représentations, est le premier aspect du moi phénoménal, de la personnalité psychologique.

Mais ces phénomènes « centripètes », que nous caractérisons comme faits de connaissance, ne sont pas les seuls de notre vie interne; et les autres faces de cette vie nous fournissent précisément les autres éléments de notre moi phénoménal. Il n'est point nécessaire d'insister particulièrement sur la vie du sentiment. Consécutif, presque toujours, à un état de connaissance, la réflexion nous révèle sans peine que le sentiment est nôtre, appartient à ce même moi qui s'est dégagé des phénomènes de conscience.

Mais il importe, à cause de nos spéculations ultérieures, de le noter nettement pour les opérations volitives. L'homme surprend dans son moi, non-seulement des états subis, centripètes; il se sent ou se sait principe actif, point de départ d'activités centrifuges. Il agit sur ses puissances, sur ses membres, ⁽¹⁾ sur le monde extérieur, et ses initiatives lui paraissent siennes, avec une plus grande évidence, si possible, que pour les faits de connaissance. Ici encore se dégage le « moi » l'aspect actif de la personnalité psychologique.

Et remarquons-le bien, ce « moi » volitif, qui se révèle comme identique avec le « moi » connaissant, semble régir jusqu'aux phénomènes de connaissance. Nous avons une initiative — illusoire ou réelle, peu importe en ce moment — dans le cours de nos représentations. Je dirige mes yeux où je veux voir, mes pas et mes oreilles où je veux entendre. Je me mets dans une ligne déterminée de pensées.

Aussi l'aspect volitif paraît être primordial dans la notion du moi psychologique; ce sont les individus à fortes et nombreuses initiatives qui sont des « personnalités »; et

(1) Nous ne touchons évidemment pas au problème spéculatif du « parallélisme ».

les individus qui se laissent influencer passivement par tous les facteurs du dehors manquent de personnalité.

En somme donc, la personnalité psychologique n'est autre chose que le « moi » constitué par l'aspect subjectif de tous les états de conscience, avec prédominance du caractère volitif.

II. LA PERSONNALITÉ TRANSCENDANTE.

La personnalité transcendante appartient au domaine de la métaphysique. C'est assez dire qu'elle n'est point populaire ; mais nous avouons que cette circonstance ne nous émeut guère. Le point de vue métaphysique s'impose à tout le monde ; nous le croyons plus que légitime, nécessaire, inéluctable, et nous n'hésitons pas à dire que la personnalité métaphysique est une réalité, le fond même de la réalité que nous appelons l'homme.

Nous constatons sans peine que les états de conscience qui se succèdent ont toutes les allures de modifications accidentelles. Ils sont, à toute évidence, non-seulement des états, mais des activités ; et il va sans dire que l'activité ne se conçoit en aucune manière sans un agent qui en est le siège et le principe.

Nous savons quelle est l'explication phénoméniste de cette nécessité intellectuelle. On parle d'associations illusoirs, invétérées, ataviques ; et nous croyons de fait qu'avant toute recherche philosophique réfléchie, nous sommes en effet conduits par quelque chose d'analogue ; les chats, sans aucune spéculation préalable sur la causalité, n'admettent pas que leur image dans un miroir puisse se produire sans cause ; et comme ils ne soupçonnent pas la cause réelle, ils vont en chercher une autre derrière le miroir. Mais, à la simple association, à la « consécution animale » succède le raisonnement métaphysique, et nous croyons, malgré la période positiviste, phénoménaliste, criticiste, et

finalement sceptique que nous traversons, que ce raisonnement établit d'une manière irrécusable la réalité des substances, et la réalité des causes. Ces démonstrations nous entraîneraient trop loin et nous n'avons pas l'intention de les esquisser. Nous voulons simplement énoncer une conviction philosophique qui doit préciser la signification de nos conclusions ultérieures.

C'est au fond l'éternel problème du permanent sous le changement universel ; le *devenir* lui-même ne se conçoit pas, il est contradictoire dans les termes et se détruit dans son propre concept, sans quelque chose qui devient, sans quelque chose par conséquent qui reste identique à lui-même sous ses propres changements. Certes, il serait erroné et puéril de concevoir au fond des êtres une réalité impassible et stérile, servant d'intangible support aux accidents fugaces, comme le roc porte la végétation qui s'attache à ses flancs. C'est là un concept enfantin, emprunté de toute pièce aux associations sensibles, et qui n'a pas pu contribuer à jeter le discrédit sur les substances et les causes. C'est la substance même qui agit par ses accidents et qui est modifiée par eux. Il nous faut échapper ici à la tyrannie des mots et des sens pour saisir l'active, la féconde permanence de la substantialité.

Sous le torrent des états de conscience, nous admettons donc un sujet permanent dont le « moi » psychologique n'est que le reflet phénoménal, nullement illusoire. Mais certains états de conscience sont liés de la manière la plus intime à nos états corporels, et aucun état de conscience n'en paraît totalement indépendant. L'analyse même de toutes nos opérations sensibles nous force à admettre que ces phénomènes psychiques doivent avoir à quelque titre le corps comme le siège même de leur réalité accidentelle ; et, d'autre part, il est manifestement impossible de séparer ces états psychiques « inférieurs » des spéculations les plus éthérées et des initiatives les plus indépendantes, puisque tout s'unit dans le même moi substantiel.

Bref, à ce moi unique, il faut rapporter et le corps et l'âme. L'homme est substantiellement un, malgré la différence de ses activités. Et notons bien que cette unité substantielle ne préjuge en rien la question du spiritualisme. Nous croyons le matérialisme faux, indéfendable sous toutes ses formes; mais le spiritualisme cartésien n'est pas moins en contradiction avec les données positives de la psychologie.

Dans l'homme, il y a donc une substance unique, transcendante aux phénomènes. Elle n'est pas en elle-même la personnalité métaphysique, mais elle en est le noyau; et elle suffit pour la distinction que nous voulons établir.

On parle de la disparition, de la rupture de la personnalité. Il est manifeste, au premier coup-d'œil, que la personnalité métaphysique ne peut ni se rompre ni se détruire; tous les accidents de ce genre ne peuvent se rapporter qu'à la personnalité psychologique. Dans certains états anormaux, les états de conscience ou quelques-uns d'entre eux peuvent ne plus porter la marque du « moi »; la direction active peut faire place à l'impulsion des facteurs subconscients ou même à l'influence de facteurs étrangers; certains groupes peuvent se présenter comme unifiés en eux-mêmes, mais sans liaison avec d'autres groupes analogues, et chacun d'entre eux peut prendre la direction de la vie. Il y aura alors altération, rupture, disparition de la personnalité. Mais la personne profonde reste intacte; et toutes nos affirmations à ce sujet doivent être entendues sous cette réserve. Les psychologues se seraient épargnés bien des attaques s'ils en avaient tenu compte.

CHAPITRE V

LA SITUATION DE L'HOMME INDIVIDUEL
DANS LA FOULE

A la lumière de ces principes, nous pouvons caractériser d'une manière nouvelle la situation de l'homme au sein de la foule. On veut, en effet, la mettre en rapport avec la perte de la personnalité et la formation de l'âme collective. Puisque celle-ci nous paraît un mythe, il nous faut préciser l'état de l'homme individuel dans la foule à ce point de vue.

Répétons que la personnalité métaphysique reste en dehors de toute cette question. Pour ce qui regarde la personnalité psychologique, il nous paraît que dans l'immense majorité des cas — les exceptions tiennent à des causes psychiques étrangères à nos préoccupations actuelles — un de ses aspects doit absolument rester indemne. Cette personnalité, en effet, est basée sur le côté subjectif des états psychiques qui apparaît comme toujours identique, et comme constituant le moi du sujet. Or, il paraît manifeste que dans toutes les circonstances que peut réaliser la foule, les sensations, les perceptions, les idées, les mouvements même apparaissent toujours comme propres au sujet. Il va sans dire que dans l'état où il se trouve placé par l'accident assemblaire, par la contagion, par l'influence du meneur, il ne songera pas un instant à prendre conscience, par l'introspection, de cette nature subjective de ses états mentaux. Mais c'est là en quelque sorte une considération secondaire et accidentelle. L'individu dans la foule *peut* toujours se livrer à la synthèse de son « moi » psychologique, au moins dans ce sens que les éléments nécessaires lui en sont toujours et abondamment fournis.

Mais ce n'est pas sans motif que nous avons insisté ci-dessus sur l'aspect volitif et causal de la personnalité. C'est bien là que se trouve son centre de gravité ; c'est d'après cet aspect que nous devons surtout juger de la disparition de la personnalité.

Or, ici encore une distinction s'impose. L'homme dans la foule agit, crie, gesticule ; et pas un instant, si la question pouvait lui être posée, il n'hésiterait à répondre que c'est bien lui, lui seul qui pose ces actes. L'aspect subjectif des phénomènes volitifs n'est point perdu : et, sous ce rapport, la personnalité psychologique n'a point disparu.

Et cependant les faits nous indiquent à toute évidence qu'elle n'est plus entière. L'homme dans la foule fait des actes dont il se sent incapable une fois le calme revenu. Il en garde le souvenir, mais ne s'y reconnaît point. Il sait que ses initiatives sont généralement dirigées par certains principes, par certaines règles qui sont en opposition radicale avec ce qu'il a commis lorsqu'il était engagé dans la foule. C'est comme si son « moi » s'était effacé devant un autre, et que cet autre avait pris la direction.

Là se trouve le fait essentiel ; et nous pouvons sans peine l'interpréter. Dans les conditions normales, la volonté dirige le cours des images, sinon en elles-mêmes, au moins dans leur réalisation effective, dans leur tendance à l'action. Lorsqu'un objet se présente au foyer de la conscience, s'il n'offre aucune importance spéciale, on s'abandonne à son impulsion ; nous agissons, comme s'exprimerait Bergson, par la surface de notre âme. ⁽¹⁾ Mais si les intérêts primordiaux de la vie, d'ordre moral ou matériel, sont engagés, on perçoit « marginalement » cette importance, et par une association établie au préalable, les principes directeurs surgissent à la surface. A leur lumière, on porte un jugement d'estimation sur l'objet qui sollicite nos activités ; on approuve ou réproouve ; et nous avons en fin de compte le

(1) Essai sur les données immédiates de la conscience.

sentiment que la décision prise correspond à ce que nous pouvons attendre de notre personnalité. L'action est attribuée à notre moi.

Mais il est absolument nécessaire, pour aboutir à ce résultat, que l'importance de l'initiative proposée, ses rapports avec les intérêts vitaux soient dès l'abord perçus au moins marginalement ; il faut que les principes directeurs soient évoqués, et qu'il y ait comparaison possible. Dans la foule, l'accident assemble et les influences ultérieures rendent cette évocation et cette comparaison impossibles. L'image devient si violente, au moins graduellement, que toute marge s'évanouit, que toute association est rompue ; et que l'objet sollicitant, qui occupe seul tout le champ de la conscience, précipite l'individu à l'action proportionnée. Celle-ci ne résultera donc pas du fond de sa personnalité ; il n'y reconnaîtra pas son « moi » réel, c'est-à-dire la synthèse qu'il a faite de ses initiatives ordinaires ; et ce n'est que dans ce sens que nous pouvons parler de l'abolition de la personnalité.

Nous décrivons ici un cas extrême ; on peut rencontrer au sujet de cette abolition du jugement de valeur tous les degrés ; mais on les comprend sans peine et nous n'y insistons pas autrement. Une chose est évidente : c'est qu'il n'y a aucun motif d'imaginer une personnalité collective, la personnalité métaphysique de chaque individu restant intangible ; or, seule la personnalité métaphysique peut fournir la base profonde et indispensable de la personnalité phénoménale.

CHAPITRE VI

LA LIBERTÉ, SA NOTION, SES DEGRÉS,
SES MANIFESTATIONS.

Mais cette description de l'individu soulève d'énormes problèmes spéculatifs et pratiques, ceux notamment de la liberté et de la responsabilité. Nous ne croyons pas qu'il puisse y en avoir de plus importants, à des titres divers, parmi tous ceux qui se rattachent à cette grosse question de la foule. Aussi, nous croyons utile de les examiner dans la mesure où le but de ce travail le permet.

Le fait de la liberté morale nous paraît certain, malgré la vogue actuelle du déterminisme. Nous croyons d'ailleurs que dans le monde strictement philosophique un revirement se produit et que la thèse de la liberté gagne des adhérents.

On finit, en effet, par s'apercevoir que le déterminisme emprunte ses arguments à des malentendus, ou à l'application de certaines lois plus ou moins établies dans le monde matériel, à un monde moral qui échappe totalement à leur portée.

Nous ne prétendons en aucune manière qu'il faille mettre la notion de la liberté à la base du code pénal. Nous croyons qu'il faut renoncer à baser la liberté sur des considérations purement psychologiques : l'observation directe ne constate pas et ne peut pas constater en toute rigueur l'acte libre. Comme l'observe très bien M. Fonsegrive, ⁽¹⁾ la démonstration complète de la liberté n'appar-

(1) Le libre arbitre.

tient qu'à la métaphysique ; mais nous ne l'en croyons pas moins solide.

I. NOTION

La liberté d'un acte consiste dans un rapport à sa cause. Il est manifeste que tout acte est déterminé dans sa nature, et procède d'une cause déterminée. Mais il s'agit de savoir d'où vient cette détermination de la cause qui la fait aboutir à un acte déterminé.

La volition, et la volition seule peut être radicalement libre. Toutes les autres activités ne peuvent être libres que par participation, en tant qu'elles procèdent d'une volonté libre. Il faudrait, par conséquent, chercher ce qui détermine la volonté à vouloir tel objet déterminé.

C'est ici qu'il est nécessaire de faire appel à des considérations purement métaphysiques, et nous ne pouvons que les indiquer. Le principe de causalité exige que la cause contienne virtuellement l'effet. La nécessité même d'une cause proportionnée résulte de la nécessité métaphysique d'interpréter le nouveau dans le dynamisme d'une évolution. Le nouveau absolu est inintelligible. Il faut, par conséquent, à tout nouveau supposer un antécédent, qui en rende compte, dans lequel il préexiste à quelque titre. La cause contient donc virtuellement l'effet.

Or, nous savons par ailleurs quelle cause peut déterminer la volonté. Celle-ci est manifestement nécessitée par le bien en général, le bien total, le bonheur ; mais aucun autre objet n'en est capable.

Comme l'objet de la volonté est un objet connu, nous pouvons exprimer ce fait en disant que l'intelligence est capable de déterminer la volonté quant au bien universel ; mais qu'elle ne peut point le faire au moyen de n'importe quel bien particulier.

Les objets extérieurs, matériels n'atteignent évidemment pas la volonté en soi ; tous doivent passer par l'intelligence. Les facultés inférieures n'ont aucune proportion avec la volonté dominant toute la vie psychique. Par conséquent, dans toute la personne humaine on ne trouve rien qui soit capable de déterminer la volonté, lorsqu'il ne s'agit pas du bien total, excepté la volonté elle-même. Puis donc, que de fait, elle veut le bien limité et déterminé, il faut bien qu'elle s'y soit déterminée, et qu'elle s'y soit déterminée elle-même. Ce pouvoir auto-déterminateur est précisément ce que nous appelons la liberté.

Il n'y a là évidemment qu'une grossière esquisse d'une réalité complexe. Bien des éléments doivent rester dans l'ombre. On prouve, par exemple, que la volonté elle-même ne peut se déterminer que si elle est déjà déterminée par rapport à un bien supérieur ; et l'on en conclut que la liberté ne porte point sur la fin, mais uniquement sur les moyens. Mais ces indications sommaires nous suffisent ; elles nous livrent les bases, essentielles à notre sens, de la liberté morale.

Naturellement surgit ici une question que nous ne pouvons point négliger : celle des « degrés de la liberté ».

Si l'on considère les choses en abstrait, il y a quelque chose d'absolu dans la notion même de liberté qui paraît s'opposer à toute graduation. L'initiative volontaire est déterminée par la volonté elle-même, ou par un autre principe. Dans le premier cas, il y a liberté, dans le second, il n'y en a point.

Il nous semble que c'est avant tout cette considération qui a conduit certains philosophes à nier toute graduation dans la liberté concrète. Mais il nous semble qu'elle n'atteint même point le problème. La liberté est l'indépendance dans la détermination volontaire, le déterminisme est la dépendance absolue. N'y a-t-il pas entre les deux extrêmes un nombre infini de degrés dans la dépendance ou l'indépendance relative ?

Cela ne nous paraît point douteux. Si les objets particuliers sont incapables de déterminer, ils ont au moins le pouvoir et la fonction propre d'incliner la volonté; et cette inclination sera d'autant plus forte que le bien particulier sera plus considérable. Evidemment, incliner n'est pas déterminer, comme plier n'est pas rompre; mais il y a entre les deux une affinité si intime que l'inclination doit vraiment diminuer l'indépendance de l'autodétermination.

On peut même s'en convaincre a priori en considérant que le bien particulier incline uniquement comme *bien*, en tant que dans sa nature il y a un reflet, une parcelle de ce bonheur total qui est la fin de tout homme, et qui possède, vis-à-vis de toute volonté, un pouvoir déterminant.

Plus ce bien particulier est considérable, plus aussi son pouvoir d'incliner sera grand; et comme le bien total est la limite vers laquelle tend en croissant tout bien particulier — limite que par addition il ne pourra d'ailleurs jamais atteindre — il en faut conclure que l'inclination est de même ordre que la détermination, celle-ci étant « à l'infini » la limite de celle-là. La détermination par l'objet est la négation totale de la liberté; l'inclination croissante par les biens particuliers en détermine donc autant de degrés.

C'est d'ailleurs à cette inclination par l'objet, restreignant la liberté, qu'on peut rapporter toutes les influences internes et externes, physiologiques, ataviques, héréditaires, congénitales ou acquises, que les psychologues ont admises comme facteurs négatifs dans la détermination de la « responsabilité ». Il est manifeste que ces facteurs peuvent, dans certaines circonstances exceptionnelles, pousser à l'acte d'une manière automatique, sans aucune intervention de la volonté. Dans ce cas, celle-ci est libre peut-être, mais l'homme ne l'est certainement pas; car tout acte extérieur ne peut être qualifié de libre que pour autant qu'il résulte d'une impulsion de la volonté libre. Mais, à supposer que l'initiative est vraiment prise sous la direc-

tion de la volonté, elle ne peut résulter que d'une appréciation, d'un jugement de valeur; d'un acte intellectuel déterminant le degré de bien que le sujet reconnaît à l'objet. Or, ce jugement n'est pas uniquement déterminé par la réalité. Il est presque naïf de la rappeler aux psychologues : tous les facteurs affectifs du sujet le modifient dans un sens ou dans un autre. C'est par cette voie, en influençant le jugement d'estimation, que tous les éléments restrictifs de la liberté doivent s'affirmer.

Dans l'homme idéal, il ne devrait y avoir aucune de ces causes perturbatrices. Les impressions du dehors devraient rigoureusement se présenter à son esprit selon leur valeur objective ; aucune ne pourrait s'imposer d'une manière si violente qu'elle refoule plus que de raison la « marge » de la conscience, et brille au foyer d'un éclat fallacieux. Aucun bien particulier ne pourrait de prime abord porter à l'action ; son image devrait éveiller la représentation de l'idéal, de la fin ultime, et de toutes les règles qui permettent d'apprécier les rapports de chaque objet, de chaque acte avec la fin. Tout ce qui ne conduit pas à la fin suivant la voie la plus courte doit être rejeté ; seules les initiatives les meilleures, les plus opportunes sont acceptées ; et tout cela par une autodétermination que rien ne peut troubler. Il faudrait y ajouter toutes les lumières, toutes les habitudes de vertu qui pourraient rendre le choix décisif plus prompt, plus agréable, plus naturel et plus sûr.

Mais l'homme idéal et idéalement formé est un rêve de métaphysicien qui ne se réalise jamais dans nos régions sublunaires. Notre système nerveux reçoit, par transmission héréditaire, mille dispositions déterminées qui troublent dès l'abord l'équilibre idéal. Dès avant la naissance, nous recevons d'innombrables impressions, contre lesquelles nous ne réagissons pas, selon toute vraisemblance, idéalement. Nous apportons donc au monde un système nerveux déjà « dévié » inclinant dans un sens plutôt que dans un autre, et, selon le cours naturel des choses, la rupture de l'équi-

libre ne peut que s'accroître par les influences si puissantes de l'éducation et du milieu.

Il ne peut donc y avoir que des différences de degré dans l'équilibre ou la déviation. Il n'y a pas, dans la réalité concrète des choses, de liberté absolue; et si nous voulons étudier l'homme dans la foule au point de vue de la liberté, il nous faudra décrire des types extrêmes entre lesquels viennent se ranger tous les individus réels. La personne « forte » n'est, dans la réalité concrète, que plus ou moins forte; et il en est de même de la personnalité « faible ». Commençons par cette dernière.

II. L'HOMME FAIBLE DANS LA FOULE

La personnalité faible est celle qui est particulièrement suggestible. Le champ de sa conscience se rétrécit; toute la « marge » constituée par des sensations vagues contemporaines, et par d'innombrables associations virtuelles, a une tendance à s'évanouir sous le rayonnement de tout élément focal un peu vigoureux. L'image qui s'impose n'évoque plus rien; elle devient unique, et par conséquent seule dirigeante; aussi l'action doit suivre fatalement, dès que l'image est assez forte pour dégager les « voies nerveuses centrifuges. »

Cependant, la « faiblesse » de la personne, qui la livre à toutes les impulsions du dehors, peut avoir une autre origine. L'image reçue peut conserver sa force évocatrice; elle retient ses connexions associatives avec les éléments antérieurement acquis; mais ceux-ci n'ont été systématisés par aucune discipline méthodique. Le sujet est un homme « sans principes » ou « sans caractère ». Il ne possède aucune donnée à la fois assez générale et assez stable pour lui permettre l'appréciation des objets nouveaux qui s'imposent à son attention. Lorsque ces objets contiennent des éléments antagonistes aux règles directrices de l'existence,

celles-ci sont toujours vaincues ; et comme le suggestible, le sujet est à la merci de toutes les impressions qui lui viennent du dehors.

Sans peine, on peut se représenter ce que devient la personnalité faible de l'un ou de l'autre genre, lorsqu'elle se joint à une foule. Puisque du premier coup, l'accident initial ou les gestes et les cris collectifs, ou la parole du meneur occupera l'âme tout entière ; ou si des éléments vagues s'élèvent du fond de la personnalité, ils seront immédiatement refoulés. Le monoïdéisme s'établit presque immédiatement ; il se renforce sans cesse ; et il est manifeste que toutes les conditions de la liberté morale auront bientôt disparu. Le choix est impossible, parce qu'un seul terme est présent ; l'entraînement devient invincible ; et quel que soit le jugement que l'on formule sur la responsabilité de l'individu, il ne peut dans tous les cas être question de sa liberté.

III. L'HOMME FORT DANS LA FOULE

La situation de la personnalité forte au sein de la foule est plus complexe et peut aboutir à des résultats très différents.

Notons tout d'abord que, puisque l'homme idéal ne se réalise jamais, il n'est pas de personnalité, quelque forte qu'on le suppose, qui puisse complètement échapper aux influences qui se dégagent de la foule, au moins s'il s'y trouve soumis pendant un temps notable. Il ne doit pas nécessairement en devenir le jouet passif ; mais toujours il en subira l'action et il devra parfois faire appel aux réserves de son âme pour se soustraire à sa domination.

Mais, d'autre part, il serait illusoire d'imaginer, comme l'ont prétendu certains auteurs, que les personnalités fortes se laissent saisir aussi aisément par la foule que les men-

talités pauvres et débiles. Aucun fait ne le prouve, et l'analyse psychologique s'oppose à cette assertion.

Nous avons déjà signalé ci-dessus le cas, très fréquent après tout où la personne à mentalité vigoureuse prend connaissance du motif du groupement et constate qu'il n'a aucune place dans la synthèse matérielle ou morale de la vie. Le faible n'aurait rien constaté du tout, et serait certainement resté. Le fort s'éloigne et la foule n'existe plus pour lui.

Mais cette séparation n'est pas toujours possible. Une personne, échappant parfaitement aux suggestions des foules peut y être retenue par accident. Elle se joint à la multitude, y fait nombre par sa présence forcée; mais puisque la foule n'est formellement constituée que par un état mental qui dans ce cas fait défaut, on peut dire que l'individu en question n'appartient à la foule que matériellement.

Cette participation purement matérielle à la foule peut se réaliser dans d'autres circonstances. Imaginons qu'une personnalité forte, ayant pris connaissance du but et des tendances de la foule, y reste volontairement. Il faut supposer alors qu'elle y trouve son compte, que la foule présente pour elle quelque intérêt. Mais ce peut être un intérêt très secondaire; un homme parfaitement maître de lui-même peut se joindre à une foule dans un but de simple délassement. Tout le monde s'agitiera autour de lui; il s'intéressera aux cris éclatant dans la multitude, à la tournure que prend l'affaire, sans le moins du monde se laisser entraîner, sans jamais devenir un véritable élément formel dans la foule.

Cette curiosité peut prendre un caractère et un but scientifiques. Un psychologue, servant de psychologie collective, peut s'introduire dans une foule pour en observer la vie et l'évolution. Il est manifeste que dans ce cas, il doit résister à toute suggestion, pour conserver le calme nécessaire à l'observation et la faculté d'analyse indispensable pour la compréhension des événements.

On peut même aller plus loin. L'intérêt qui porte la personnalité forte à se joindre à la foule peut être le but même de la multitude, la fin vers laquelle tendent les énergies collectives.

L'individu considéré poursuit de sang-froid ce que la foule va réaliser à l'aveugle. Dans ce cas, il excitera de toutes ses forces l'enthousiasme de la multitude ; il emploiera tous les moyens qui sont en son pouvoir pour augmenter le monodéisme, pour réaliser l'union mentale de tous, pour renforcer l'image centrale, pour éveiller les passions appropriées à la situation, pour les pousser à leur dernière conclusion naturelle et désirée. Il criera plus fort que tous, gesticulera d'une manière plus suggestive ; et tout en ne partageant pas l'état mental des autres, il contribuera puissamment à le créer.

Nous avons ici un premier type du meneur : celui qui mène et n'est point mené.

L'examen le plus superficiel des faits peut nous convaincre que la liberté d'un tel sujet reste entière. Il faut évidemment écarter toute autre considération pour arriver à ce jugement. Nous répétons qu'il n'y a pas d'homme idéalement libre. Au sein de la foule surtout toutes les influences subies semblent converger vers le même but, et affecter les volontés les plus fortes. Il n'y a pas jusqu'à l'état atmosphérique : la température ambiante, le degré hydrométrique de l'atmosphère, etc., qui ne puissent collaborer dans le même sens. Tous ces éléments doivent entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit d'apprécier l'indépendance de la volonté libre et, par conséquent, au moins dans une certaine mesure, la responsabilité. Mais, à prendre les choses en soi, ce meneur est essentiellement libre dans ses initiatives, et le moment peut venir d'en tirer les conséquences juridiques.

Mais enfin, la personnalité forte, ou relativement forte peut finir par faire partie de la foule dans toute la rigueur du terme. Les ressources que lui offre son âme, les juge-

ments de valeur formulés au début n'empêchent pas qu'il reste toujours, et à un très haut degré parfois, un être émotif. L'image constamment soulignée, renforcée à chaque instant par la suggestion mutuelle, par l'action du meneur, finit par acquérir, même dans un cerveau solide, une vigueur anormale. Elle est mise en comparaison avec les principes généraux de la vie sans doute; mais à chaque jugement, l'image suggérée s'impose avec une force nouvelle, les règles de prudence ou de morale ou d'intérêt matériel restent toujours les mêmes, et elles finissent par être vaincues dans la lutte. Elles sont définitivement refoulées au-delà de la marge de la conscience: le monoïdéisme s'établit, et la personne forte, après avoir été pendant un temps plus ou moins long un élément matériel de la multitude, devient une partie formelle de la foule.

Il peut y avoir des revirements. La personne forte, après avoir été saisie par l'union mentale, arrive parfois à s'en dégager. La suggestion peut fléchir, des éléments nouveaux peuvent émerger dans la conscience, par exemple la constatation humiliante d'être devenu le jouet d'une foule brutale, et ces facteurs nouvellement acquis peuvent détruire toute la fascination de l'image suggestive. Après avoir appartenu formellement à la foule, l'homme à mentalité vigoureuse, peut redevenir une unité purement matérielle. Mais ce sont là des accidents. L'essentiel est de constater que l'homme relativement fort peut, lui aussi, se laisser dominer.

Il y a d'ailleurs une circonstance particulière dans laquelle l'incorporation formelle d'une forte mentalité se fait d'une manière prompte et naturelle. C'est lorsque l'image suggérée correspond précisément aux convictions et aux tendances du sujet. Dans ce cas, la lutte est brève et nulle, puisque rien d'antagoniste ne peut s'éveiller dans la conscience. Toute la résistance se réduit alors à la répugnance instinctive contre la fascination, la domination tyrannique de la foule. Mais cette opposition doit bientôt

fléchir devant l'intérêt naturel qu'inspire une conviction profonde, et devant le désir de la réaliser par « l'opinion publique ». Le sujet vivra quelque temps de sa vie propre ; mais bientôt la concentration, le monoïdéisme arriveront, et avec eux l'action impulsive, l'automatisme du suggestionné.

Notons ici que l'homme supérieur, partie formelle de la foule, assume facilement le rôle de meneur. Son état mental est le résultat, le fruit de la foule ; il en devient le dominateur et le principe. Il serait absurde, en effet, de se représenter le monoïdéisme comme la contemplation béate d'un objet unique ; même l'hypnosé n'en est pas à cet état de fakir. L'image est centrale ; mais elle fait évoluer autour d'elle presque toutes les richesses de l'âme ; elle évoque et réduit à son service tous les éléments capables de recevoir sa direction. Ces éléments seront d'autant plus nombreux que la mentalité est mieux pourvue. C'est donc l'homme à mentalité forte qui trouvera les meilleurs arguments, les images les plus frappantes ; et comme la foule ne demande qu'à être « convaincue » fixée dans la suggestion reçue, elle ne tardera pas à subir son ascendant.

Il est certain, à notre avis, que dans l'état de suggestion réelle, c'est-à-dire lorsqu'un individu, quel qu'il soit, fait partie formelle d'une foule, il ne jouit plus de l'usage *actuel* du libre-arbitre. Les conditions essentielles de la liberté, telles que les met en valeur notre analyse, ne sont plus réalisées. Mais il serait erroné d'en conclure qu'avec la liberté actuelle disparaît toute responsabilité. Ces deux termes sont loin d'être synonymes. Mais c'est là une question qui mérite un examen particulier, et à laquelle nous reviendrons. Nous voudrions au préalable formuler nos conclusions au sujet de la foule, telles qu'elles se dégagent de toutes les considérations auxquelles nous nous sommes livré jusqu'ici.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE VII

LE RÉSULTAT DE NOS ÉTUDES SUR LA FOULE : SA DÉFINITION RÉELLE

Une conclusion nous paraît acquise sans conteste ; c'est que la foule doit être considérée comme une entité réelle. Elle résulte de la jonction dans l'espace d'hommes unis mentalement par leur situation psychique commune, et tendant par là même à un même but. Il y a là des faits réels qu'aucune subtilité ne parvient à réduire aux facteurs individuels considérés indépendamment de la foule ; et par conséquent, la foule comme telle est une entité réelle.

Mais ajoutons sans tarder, qu'elle est une entité absolument *sui generis*, et qu'il faut abandonner toute tentative à la réduire, sous prétexte d'explication à quelque autre catégorie d'entités connues. Elle n'est évidemment pas une substance quantitative définie. Celle-ci, en effet, possède une unité, mentale peut-être et fictive dans quelques-uns de ses aspects, mais qui est basée sur la juxtaposition et la cohésion très réelles des parties. Rien de semblable ne s'observe dans la foule. On ne peut même pas lui reconnaître cette unité morale qui peut résulter dans une assemblée de l'accord préalable, en vue d'un but connu poursuivi par tous. Si donc la foule est une réalité, il faut se défendre contre toute assimilation précipitée. La foule est elle-même, et c'est en elle-même que nous devons chercher sa définition.

Cependant, sous cette réserve, tout rapprochement n'est pas interdit, et l'on se demande dès l'abord si la foule est assimilable à un organisme.

On se rappelle qu'au sens de M. Sighele, la foule est inorganique. Nous avons fait justice de cette opinion ci-dessus. L'auteur fait remarquer, il est vrai, que la foule ne peut à aucun titre être comparée à une famille ou même à une classe sociale, dont les membres sont étroitement unis par des liens physiologiques et moraux, alors que la foule n'est qu'un groupement quelconque. Mais il faudrait simplement conclure que la foule n'est pas organique au même titre que la famille et les classes sociales, qui, elles aussi, ne méritent le nom d'organisme que d'une manière dérivée et par voie d'analogie. La genèse rapide et la durée éphémère de la foule expliquent à elles seules une grande partie des différences ; et il nous faut considérer que si les liens qui donnent à la foule son unité semblent plus lâches, ils ont leur point d'attache dans les couches les plus profondes du psychisme humain, correspondant à ce qu'il y a de plus spontané dans la vie, et ont, par conséquent, un titre spécial à être rapprochés du siège fondamental de la vie, de l'organisme.

Sans aucun doute possible, si l'on prend les mots dans leur sens original, il est absurde de considérer la foule comme un organisme physiologique ; la simple disjonction des parties nous empêche déjà de poser sérieusement la question. Il n'est pas même possible d'y voir l'organisation analogique que l'on peut sans inconvénient attribuer au corps social, si l'on prend soin d'éviter toute équivoque réaliste. La société possède des organes différents ; dans une très grande mesure les parties sont pour le tout, et le tout est pour les parties. Dans la foule, il n'y a en toute rigueur que des parties semblables ; au moins une telle foule n'est pas inconcevable ; et si toutes les forces des individus dans la foule tendent vers un but commun, on ne peut pas dire que la foule tout entière confère un avantage quelconque aux individus. Mais il y a au moins un principe unitaire, une influence commune subie, une unité mentale acquise, une tendance vers un but unique.

Pourquoi dès lors, puisque dans tous les cas il ne peut s'agir que de vagues analogies, pourquoi s'interdire ce rapprochement entre la foule et l'organisme, qui malgré les abus auxquels il a conduit, a cependant joué un rôle dans la psychologie collective ?

Ces points étant acquis, il nous semble qu'il n'est guère possible de définir la foule que par voie génétique, en la prenant à son point de départ, et en décrivant les différentes phases qu'elle doit parcourir jusqu'à son dernier résultat.

Or, dès l'abord, on peut distinguer dans cette évolution deux grandes phases ; il y a, en effet, le groupement purement matériel des individus humains, et la foule formellement constituée. En précisant davantage, nous trouvons d'abord la foule expectante et attentive, ensuite la foule manifestante et agissante.

Des rassemblements bien connus nous fournissent des exemples de foules expectantes. On peut l'observer au théâtre avant le lever du rideau, autour de la guillotine, avant l'arrivée du condamné, dans les masses humaines qui se portent au devant d'un souverain, qui attendent le train qui amène un homme populaire, un tribun, un général victorieux.

Cette observation est parfois très instructive. On trouve toujours des individus qui se désennuient par des plaisanteries où l'esprit populaire se révèle dans ses expressions fines, pittoresques ou grossières. Mais quand l'attente devient réelle, la multitude qui d'abord a eu une attitude passive, semble s'émouvoir, bientôt on voit évidemment que chaque individu s'auto-suggestionne ; il se figure déjà l'événement futur à sa manière ; et il se peut que dans les différents cerveaux une certaine concentration exclusive s'établisse déjà autour d'une même idée ; si bien qu'on peut déjà découvrir un monodéisme naissant et une union mentale rudimentaire.

La foule attentive se réalise autour d'une chaire de prédicateur ou de professeur, autour d'une tribune de politicien ou devant un théâtre où se joue une pièce intéressante.

Mais alors peu à peu l'émotion se gagne; sous l'influence d'un ou de plusieurs meneurs, des applaudissements éclatent, des cris, des instigations, des commandements et des menaces s'échangent. L'unité mentale s'achève, la suggestion se renforce. La foule devient « manifestante ». C'est la réaction collective qui répond à l'action reçue; et si le but de la foule est une initiative à prendre, elle devient foule « agissante ». C'est dans ces phases que la foule est psychologiquement complète, et qu'elle est formellement constituée.

On ne peut cependant pas se contenter de la définir dans cet état final; une telle définition ne jetterait qu'une lumière trouble sur la vraie nature de la foule, puisqu'elle ne déterminerait en rien le point de départ de son organisation. Il faut trouver une formule caractérisant la foule matérielle, et une autre pour la foule formellement constituée, sauf à les réduire ultérieurement à une synthèse plus compréhensive. C'est peut-être pour avoir négligé ces distinctions essentielles que les définitions classiques sont si défectueuses. M. Le Bon notamment semble complètement négliger la foule « matérielle ». Dès l'abord, il suppose une unité psychique, la disparition du moi individuel, la formation de l'âme collective; et c'est pourquoi peut-être ses théories audacieuses, si brillamment exposées, laissent cette impression d'exagération qui éveille la méfiance.

Il serait singulièrement laborieux de construire la définition réelle de la foule suivant ces règles idéales que nous propose la logique formelle.

Cette entité collective, plastique et fuyante paraît échapper à ces rapprochements méthodiques et à cette analyse qui nous livreraient les classiques « genre prochain »

et « différence spécifique ». Aussi, comme nous le disions ci-dessus, il faut nous contenter d'une définition génétique et descriptive.

A la prendre dans son premier stade qui représente la foule matérielle, on peut dire qu'elle est une réunion d'hommes qui se forme sans accord préalable par l'action suggestive de quelque accident approprié, réel ou supposé.

La foule, formellement constituée, celle qui intéresse par son état psychologique, est une entité collective constituée d'hommes, qu'unissent dans une mentalité identique, l'accident initial, les influences mutuelles et la suggestion du meneur

Disons donc pour tout résumer, que *la foule est une collectivité éphémère dont la forme unitive se trouve dans la communauté d'idée rendue efficace par la suggestion accumulée d'un accident, d'un meneur et des influences mutuelles.*

Les considérations précédentes suffisent à préciser la nature de la foule. Examinons le niveau mental que peut atteindre la collectivité formellement unie en foule.

LE NIVEAU MENTAL DE LA FOULE PSYCHOLOGIQUEMENT CONSTITUÉE

Lorsqu'il s'agit de déterminer le niveau mental des foules, on rencontre des opinions notablement divergentes. Les auteurs les plus autorisés ne sont guère flatteurs dans leurs appréciations. M. Tarde semble friser la brutalité en appelant la foule un « fauve innommé » pensant et agissant comme un fauve. M. Le Bon trouve la foule à peu près aussi intelligente que les Esquimaux qui savent par expérience que la glace fond dans la bouche, et en concluent que le verre, corps transparent, doit fondre dans les mêmes circonstances. L'observation a sa valeur ; elle nous renseigne sur la « logique » impulsive des collectiv-

tés ; mais l'appréciation n'est pas de nature à augmenter l'estime pour la capacité intellectuelle de la foule. M. Sighele enfin estime que la foule retourne à un stade mental dépassé, atavique, et met ainsi à nu la férocité primitive, qui s'étale dans les crimes inouïs des collectivités. Nous craignons bien que le savant auteur n'ait été entraîné par un évolutionnisme trop systématique. A supposer même que de fait la foule retourne à une mentalité « ancestrale », rien ne prouverait qu'elle dût être spécialement « féroce ». Des traces, des modalités de nature très diverse devraient se trouver ainsi emmagasinées, compliquées de facteurs individuels innombrables. Si donc, de l'avis de M. Sighele, la foule est « féroce », il est un peu arbitraire et même trompeur d'y voir un retour à un état mental primitif.

La question n'est pas très simple ; les éléments du débat appartiennent à des ordres très différents. Il y a tout d'abord à considérer les individus qui composent généralement les foules. Souvent on s'est attaché à cette considération pour conclure que le niveau mental d'une foule ne pouvait pas dépasser un degré extrêmement bas, celui des déchets et de l'écume de la société.

Il y a là sans doute une indication à retenir. Pour qui a connu la genèse psychique d'une foule, il est de toute évidence que les impressionnables et les impulsifs formeront toujours le grand nombre parmi les individus qui se réunissent en foule ; la vie réfléchie doit plutôt faire échapper aux influences qui entrent ici en jeu. Mais encore une généralisation absolue à cet égard manquerait de justesse et peut-être de justice. Il ne peut être qu'arbitraire de ranger ainsi les individus en supérieurs et inférieurs suivant leur impressionnabilité. Une intelligence très élevée à certains égards ne s'unit-elle pas parfois à une véritable faiblesse morale, à une impulsivité anormale, pathologique ? Dans ce cas, n'apporte-t-elle rien de son « beau côté » à la foule, de façon à relever le niveau intellectuel de celle-ci ? Nous ne l'affirmons pas, mais ces considérations nous empêchent

au moins d'apprécier la foule au point de vue mental, par ce seul facteur de l'impressionnabilité, plus fréquente chez les inférieurs.

Toute cette tentative de juger l'esprit de la foule par celui des éléments qui la constituent ne peut d'ailleurs valoir que pour les cas particuliers qui ont été soumis à l'examen. Comme le fait très bien remarquer M. Jankielewicz dans la Revue philosophique de Ribot, il serait illusoire d'assimiler les foules qui se forment au sein d'une horde sauvage, celles des Grecs au temps de Périclès, celles des paysans allemands insurgés sous l'influence de la Réforme, celles enfin de nos révolutionnaires et grévistes modernes....

Reconnaissons donc que le procédé ne manque pas de valeur, mais ajoutons qu'il est nécessairement incomplet. La mentalité de la foule ne s'apprécie pas seulement par sa « matière » ; mais aussi et surtout par la « forme » qui lui donne son caractère propre. On peut déjà voir une tentative de tenir compte de ce facteur, dans l'opinion suivant laquelle les foules possèdent les qualités morales les plus diverses, à peu près comme les différents individus, si bien qu'elle peut atteindre un héroïsme dont la plupart des individus seraient incapables, mais dont la valeur intellectuelle collective est extrêmement basse ou presque nulle.

Cette distinction suggestive est cependant discutable ; on ne conçoit guère une qualité morale, surtout si elle doit caractériser le niveau mental d'une entité quelconque sans des conceptions intellectuelles correspondantes et proportionnées. Et si on a pu faire cette opposition, il en faut conclure que les activités de la foule, celles qui caractérisent sa moralité, sont arrachées en quelque sorte des éléments représentatifs qui devraient les inspirer.

En réalité tout est là. Les activités, qui ne sont pas des reflexes ou des mouvements automatiques, correspondent toujours à une représentation concomitante ; mais la valeur d'un esprit ne se mesure pas exclusivement par la

noblesse de l'objet représenté, mais encore par la manière dont il arrive à le représenter. A certaines intelligences très frustes, très terre-à-terre, on arrive avec quelques efforts et quelques précautions à donner des concepts beaucoup supérieurs à ceux qu'une intelligence moyenne peut découvrir par ses propres efforts. Il y aura évidemment une tendance à alourdir l'idée d'images étrangères; mais au moins, pour quelques instants, on peut les écarter. L'esprit médiocre évoluant dans son domaine naturel possèdera beaucoup mieux les humbles fruits qu'il y peut récolter; l'esprit faible ne tiendra l'idée reçue que comme un voile d'emprunt flottant à la surface de son âme, sans connexion vitale avec les idées et les tendances qui constituent le caractère de sa personnalité; il possèdera un élément intellectuel sans le posséder intelligemment.

Quand il s'agit donc d'apprécier un niveau mental, l'élévation des objets connus doit sans contestations possibles entrer en ligne de compte; mais la possession active vitale est certainement le facteur dominant. Dans l'ordre intellectuel ne vaut que ce qui sort des entrailles même de notre âme, ou ce qu'on s'est si intimement assimilé, qu'on le peut reproduire comme de son fond personnel. « En philosophie » répète avec insistance le professeur de Munnynck dans ses leçons d'introduction, « on ne sait que ce qu'on découvre ou redécouvre »; et bien qu'il ne s'agisse pas dans le cas présent de spéculations philosophiques, l'adage se vérifie, toutes proportions gardées de tout l'ordre intellectuel. L'esprit purement passif ne se trouve qu'au pied de l'échelle où se disposent les degrés de l'intelligence; et elle nous donne un critère immédiat qui nous permet de peser — au poids le plus léger — une mentalité quelconque, quelles que soient par ailleurs, l'élévation de ses concepts ou la noblesse de ses actions.

Or, à prendre la foule dans son stade parfait, soit qu'on l'envisage comme une entité collective, dans son ensemble, soit qu'on ne considère que les individus consti-

tuants, il ne peut être question que d'une mentalité purement passive, de suggestions plus ou moins efficaces. Après ce que nous avons dit ci-dessus sur la genèse de la foule, il serait oiseux de l'établir derechef. Les individus dans la foule sont suggestionnés, chacun d'entre eux arrive à un monoïdéisme relatif; leur union mentale résulte de l'identité des représentations monoïdéiques et des influences psychiques qui s'entrecroisent dans tous les sens. Dans un tel état, nous l'avons constaté, il n'y a aucune véritable initiative intellectuelle, aucune vraie critique logique. Tout y est donc passif, tout y est dès lors moins que médiocre; et la mentalité de la foule se rapproche de celle de l'hypnotisé.

Que vaut, devant cette constatation, la valeur individuelle de ceux qui entrent dans la foule? Evidemment rien; car s'ils y restent et en font formellement partie, cette valeur disparaît. Aussi, MM. Le Bon et Sighele constatent à juste titre, que si dans la foule se rencontrent des individus de toute intelligence et de toute moralité, ils sont sacrifiés à l'âme de la foule où ils ne raisonnent ni ne jugent.

Qu'importent encore, dans cette appréciation, la valeur de l'idée commune dominant la foule ou la valeur de ses initiatives. Elle est uniquement déterminée par la nature de l'accident initial et par l'influence du meneur, c'est-à-dire en dernière analyse par des facteurs étrangers aux esprits qui représentent ces idées ou prennent ces initiatives. On peut dire que la foule pense comme le meneur, raisonne et agit comme lui; mais elle raisonne et pense comme un miroir éclairé, de la pensée et du raisonnement subis. Aussi, nous ne pouvons que répéter que la mentalité de la foule, psychologiquement constituée, est inférieure à toute mentalité normale et qu'elle en devient, nous ne tarderons pas d'y insister, un être à responsabilité très problématique.

CHAPITRE VIII

RESPONSABILITÉ DE L'HOMME DANS LA FOULE.

C'est ce dernier point surtout qu'il nous importe d'éclaircir. Nos considérations précédentes nous permettront d'être bref. Mais la notion même de responsabilité est singulièrement flottante en ce moment ; et nous croyons utile de la préciser d'une manière que nous empruntons aux leçons du professeur de Munnynck ⁽¹⁾, et qui nous paraît de nature à jeter quelque lumière sur des questions extrêmement embrouillées.

Il est indubitable qu'originellement la responsabilité était liée à l'initiative libre, c'est-à-dire de l'initiative absolue, sans aucune détermination nécessitant préalable.

Imaginons qu'un fait nuisible ou avantageux se produise. On en cherchera la cause immédiate ; si celle-ci obéit simplement à l'impulsion déterminante d'une activité antérieure, elle ne sera point responsable ; il faudra remonter plus haut dans la série des causes. Si la dernière cause que l'on puisse atteindre ne possède point d'initiative absolue, comme par exemple tous les facteurs naturels supposés déterminés par leur nature propre et le cours des événements, aucune cause ne sera responsable, parce qu'aucune absolument première dans l'ordre des événements ne pourra être atteinte. L'initiative libre de l'homme seul est considérée comme un commencement absolu dans son ordre. Aussi, l'homme libre est *responsable* de ses actes ; c'est lui qui doit en porter les conséquences ; c'est à lui qu'on en demandera compte ; c'est lui qui en doit répondre.

(1) Cours de psychologie à l'Université de Fribourg.

Cependant, même dans cette signification primitive, la responsabilité n'est pas identique avec la liberté. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer qu'un homme peut être parfaitement responsable d'un acte qui n'est point libre. Imaginons que dans l'état d'ivresse, un individu se livre à des violences et finit par tuer. Tout nous porte à croire que les conditions les plus essentielles du choix libre font ici défaut, mais la responsabilité reste entière. La cause immédiate de l'homicide est évidemment l'ivresse; mais la cause de celle-ci est l'homme lui-même qui s'est enivré, et qui est supposé avoir pris initialement les déterminations nécessaires pour s'enivrer.

Cependant, aussi longtemps qu'on s'en tient à cette signification primitive, la responsabilité, bien que nettement distincte de la liberté, est avec celle-ci en connexion intime, et dépend d'elle en dernière analyse. Or, toutes les tendances actuelles semblent vouloir restreindre l'intervention de la liberté, dans le jugement qu'on porte sur les initiatives de nos semblables, soit officiellement devant les tribunaux constitués, soit même dans les relations sociales privées. Il y aurait donc lieu, ce nous semble, de distinguer une responsabilité morale d'une autre qu'on paraît appeler « judiciaire ». La première concerne les moralistes, les philosophes et les exigences de la conscience individuelle. La responsabilité « judiciaire » doit être seule en cause lorsqu'une personne privée ou officielle doit émettre un jugement sur la conduite des autres.

Il faut avant tout qu'à ce jugement toute idée de culpabilité soit absente. Celle-ci ne se conçoit même pas sans une initiative libre. Or, peut-on, dans l'état actuel des esprits, faire usage dans les rapports sociaux et surtout dans les sentences judiciaires, d'une doctrine que nous croyons vraie, mais qui est nettement rejetée par beaucoup d'intelligences sincères? En outre, à supposer même que la liberté fût admise par tout le monde ou doit rester à la base de la justice pénale comme un postulat abstrait et

général, il est de toute évidence que dans les cas concrets, individuels, mille influences peuvent la limiter, la restreindre et jusqu'à la faire disparaître. Or, ces influences peuvent échapper non-seulement à l'observation extérieure, mais à la conscience même qui les subit. Tous les psychologues savent que rien n'est plus commun chez les « anxieux » que le sentiment illusoire de culpabilité. Dès lors, il est manifestement impossible de se prononcer avec certitude dans un cas concret, sur la culpabilité morale d'un individu.

Il faut dès lors que la sanction perde son caractère de punition, qui ne peut être infligée que par un pouvoir divin. Toute sanction ne se justifie que comme défense sociale, et dans la mesure où l'ordre social, sa conservation, son progrès la rendent nécessaire.

Est appelé donc judiciairement responsable, celui à qui la sanction ainsi conçue doit s'appliquer. Or, la notion de responsabilité *morale*, en tant qu'elle diffère de la liberté, peut nous donner à ce sujet des indications précieuses. La responsabilité pèse sur l'initiateur; non sur l'initiateur absolu, c'est-à-dire sur la volonté libre, puisque nous l'éliminons de la responsabilité judiciaire, mais sur la cause initiale que nous pouvons atteindre. Le fait brut, délictueux ou criminel, ou plutôt antisocial ou regressif étant donné, on en recherche le principe. L'auteur du fait s'offre tout d'abord à l'examen. Mais il peut y avoir été porté par une cause antérieure qui se trouve dans son propre organisme, ou dans les agents extrinsèques. C'est ainsi qu'un dément ou un idiot peut commettre un acte fatal. Il en est le principe immédiat; mais il y est porté lui-même par l'état pathologique de son système nerveux, qu'à coup sûr il ne s'est pas donné. Il faudrait donc monter plus haut pour découvrir, nous ne disons pas les coupables, mais les responsables.

Supposons que l'initiative antisociale soit prise sous l'influence de l'alcool. La présence de celui-ci dans les cen-

tres supérieurs est un des chaînons dans la série des causes ; mais si l'individu lui-même est la première cause assignable de l'ingurgitation de l'alcool, il est responsable du dernier effet. Si au contraire il a subi des influences déterminantes à se mettre en état d'ivresse, c'est sur ces influences que doit porter l'attention lorsqu'on veut déterminer les responsabilités.

Immédiatement surgit ici une difficulté. Cette détermination ne peut jamais être que relative ; elle dépend de la sagacité de celui qui établit la chaîne des causes successives et subordonnées. La première, la responsable, est la première qu'il puisse découvrir, non la première en soi.

N'y a-t-il pas danger dès lors, de s'arrêter à un facteur, qui en soi n'est pas plus responsable que les agents immédiats qui ont été exonérés ?

Mais remarquons tout d'abord qu'il en est exactement de même lorsqu'on prétend se baser sur l'initiative libre, si l'on mêle au jugement les notions de peine et de culpabilité. Il est avéré que la liberté absolue, parfaite est un idéal qui ne se réalise pas sur la terre. Toujours il y a des influences qui la « diminuent » dans le sens que nous avons déterminé. La « peine » devra donc varier en raison inverse de ces influences. Or il est manifeste que l'on ne pourra tenir compte que des influences connues, de celles qu'on est parvenu à découvrir ; et l'on sait qu'il peut y en avoir d'inconnues. A moins donc de supprimer toute peine, de peur d'infliger des peines injustes, il faudra reconnaître qu'elle dépend de la sagacité du juge.

De fait, nous soulignons ici une fois de plus que la « peine », le jugement de culpabilité « n'appartiennent qu'à Dieu ». Lorsqu'on s'arrête à une cause jugée première, on ne la déclare pas plus coupable que toutes les autres ; on constate seulement que c'est sur elle que la « défense sociale » peut avoir prise, que c'est sur elle qu'on peut agir avec le plus d'efficacité. La connaissance plus parfaite des « influences latentes » rendra progressivement nos recher-

ches plus pénétrantes ; nous remonterons plus aisément la série réelle des causes. En ce moment, nous ne pouvons que la rompre aussi haut que possible, pour empêcher autant et aussitôt que possible ses effets funestes.

Il serait erroné d'ailleurs de conclure que la sanction ne doit s'appliquer qu'au premier chaînon de la série des causes ; car souvent les causes intermédiaires sont « premières » à leur façon. Supposons qu'un « nerveux », un de ces individus impulsifs, à l'équilibre très instable, qui abondent dans les grandes villes, commette un crime lorsqu'il est sous l'influence de l'alcool. Il est certain que l'alcool en est la cause déterminante, et que l'individu qui l'a poussé à boire est responsable des conséquences. Mais il est établi — nous le supposons — que la même dose d'alcool n'aurait, sur un système nerveux normal, qu'une action légère, passagère, incapable de pousser au crime. Il est clair alors que l'alcool n'est qu'une cause partielle, et que l'autre partie, première et irréductible dans son ordre, se trouve dans l'individu délabré au point de vue nerveux. Celui-ci aussi devra donc être rendu inoffensif, bien qu'une action ultérieure contre le débitant d'alcool ou une action sociale contre l'alcoolisme ne doive pas être négligée.

Nous touchons ici à un problème excessivement compliqué et délicat. Nous croyons que ce point de vue devrait faire déplacer bien des responsabilités individuelles, et augmenter les cas de responsabilité sociale. Nous ne pouvons pas poursuivre plus avant cette analyse. Mais, à notre sens, il apparaît que la responsabilité judiciaire, si elle ne peut se baser sur la notion de liberté, ne doit pas pour autant disparaître de nos codes. Elle pèse sur les causes, de nature humaine évidemment, qu'on juge initiales ; et c'est à celles-ci que les sanctions non-punitives doivent s'appliquer.

C'est à la lumière de ces principes que doivent se résoudre les problèmes soulevés au sujet de la responsabilité qui incombe aux divers éléments de la foule.

Il va sans dire que la question de la responsabilité de l'individu dans la foule doit se poser tant pour la responsabilité morale que pour la responsabilité judiciaire.

Pour plus de précision, nous supposerons une foule commettant un crime.

La responsabilité morale dépend évidemment de la liberté, non pas toujours de la liberté de l'acte dont on porte la responsabilité, mais au moins de celle d'une détermination première, considérée comme principe de tout le reste. Quelles initiatives « absolues » découvre-t-on dans la formation d'une foule ?

Le choix libre ne se conçoit évidemment que par rapport à un objet connu, et dans la mesure de cette connaissance. Imaginons un homme ne connaissant rien de la psychologie des foules, ignorant les dangers d'un entraînement possible. L'accident initial étant donné, il se joindra à la foule sans autre motif que la recherche d'une distraction, le désir de satisfaire sa curiosité. Il s'y joint librement, sans doute ; mais sa connaissance ne s'étendant pas aux conséquences dernières que son acte peut entraîner, sa liberté et par conséquent sa responsabilité ne s'étend pas jusqu'à elles.

Suit alors la suggestion, le monoïdéisme portant vers l'action. Celle-ci est-elle libre ? Personne n'ignore que pour certains cas extrêmes des divergences d'opinions existent à ce sujet. Pour ne pas nous perdre dans une controverse qui est très complexe de sa nature, nous ne pouvons qu'énoncer notre avis. Nous parlons évidemment de l'homme normal, ne subissant l'action d'aucune influence latente.

Nous croyons que par la suggestion la plus puissante, même par l'hypnose, on ne parviendrait jamais à pousser au crime une personne de moralité normale. Delbeuf, de Liège, a publié à ce sujet des observations sagaces qui semblent l'établir ⁽¹⁾. L'image suffisamment émotive est

(1) Rapport de M. Graffé au Congrès des savants catholiques. — Fribourg 1897.

motrice, sans doute ; nous vivons dans les circonstances ordinaires, lorsqu'il s'agit d'actions banales, par la surface de notre âme, par l'automatisme des habitudes acquises, assez semblable à l'entraînement d'une suggestion variée. Mais qu'un incident vienne mettre en péril notre sécurité matérielle ou notre vie morale ; immédiatement toutes les ressources latentes de notre nature reviennent au jour. La croûte de l'automatisme habituel a éclaté, comme s'exprime Bergson ; nous délibérons, nous agissons de toute notre âme : nous sommes libres.

Quelque chose d'analogue paraît se produire parfois dans l'état hypnotique. Le sujet exécute passivement les injonctions de son hypnotiseur. Il accomplit même des crimes de théâtre avec des poignards de carton, parce qu'il paraît posséder toujours une vue suffisante de la nature de l'expérience. Mais qu'on le mette en demeure de poser un acte, que nécessairement il doit considérer comme criminel. Les expériences de Delbeuf prouvent que la conscience s'éveille, le sujet résiste et n'exécute point la suggestion.

Il ne paraît donc point douteux que la suggestion la plus énergique qu'un individu puisse subir dans une foule, est incapable de le mener au crime, si sa conscience possède encore quelque moralité.

Les mouvements nécessités par le commencement d'exécution doivent rompre le monoïdéisme, en enseignant les obligations morales qui, dans une conscience ordinaire, y sont associées. Si rien ne vient au jour, c'est un signe manifeste que l'acte suggéré fait corps avec « la croûte de l'automatisme habituel ». En d'autres termes, la suggestion ne fera point commettre un crime, si l'individu n'en est pas capable par ailleurs.

Nous concluons dès lors que l'individu qui au sein d'une foule commet un acte criminel, en reste responsable moralement, si cette responsabilité existe en dehors de la foule. Il y a évidemment une influence de plus, qui entame

la liberté et la responsabilité. Nous ne pourrons jamais juger dans un cas concret pour les motifs exposés ci-dessus. Mais il nous paraît certain que la suggestion subie au sein de la foule n'est pas par elle-même de nature à détruire radicalement la responsabilité morale, lorsqu'il s'agit d'un crime.

Pour des suggestions moins violentes, moins opposées à la personnalité profonde, le monoïdéisme subsistera, et l'acte ne sera point libre. C'est pourquoi tout ce que nous avons dit ci-dessus sur la nécessité des actes posés par l'individu dans la foule subsiste intégralement, d'autant plus que si une suggestion vient éveiller la conscience et rompre le monoïdéisme, l'individu cesse d'appartenir formellement à la foule. Il s'agit donc encore une fois d'une question d'indéterminables degrés. Plus l'acte suggéré et accompli est opposé à l'âme de l'individu, plus il est libre, et plus grande est la responsabilité morale qui pèse sur son auteur.

En somme donc, pour l'individu considéré, la responsabilité morale est très mince si jusqu'au bout il fait formellement partie de la foule.

Si l'on suppose une mentalité également normale, mais plus cultivée, si par exemple, une personne sait à quel entraînement elle s'expose en s'incorporant dans une foule, et se détermine néanmoins à s'y joindre, il y a là, à considérer les choses en soi, un choix libre initial impliquant la responsabilité au moins relative de toutes les conséquences.

Des considérations analogues permettraient de déterminer la responsabilité morale du meneur. Son intervention efficace a été suffisamment décrite. Si elle est le résultat d'un choix libre à un stade quelconque de son évolution, les conséquences s'imposent. Nous ne voulons pas insister sur ces points qui n'offrent aucune difficulté théorique spéciale.

La détermination de la responsabilité judiciaire est plus simple. Le premier individu que nous avons considéré s'est joint à la foule sans faute morale. Au delà de ce premier stade, il n'exécute plus rien dont il soit la cause première, hormis les cas extrêmes où l'acte suggéré est de telle nature qu'il doit éveiller toute conscience honnête. Tout revient donc à savoir si l'acte de se joindre à une foule dont on ignore les intentions ou les aboutissants naturels peut constituer un acte socialement délictueux.

Dans l'état actuel des esprits, la réponse ne peut pas être douteuse : une telle initiative est parfaitement innocente. Mais lorsqu'on examine la nature psychologique de la foule, lorsqu'on considère la nature des gestes auxquels elle se livre de fait, peut-on considérer cet état actuel des esprits comme désirable ? N'y a-t-il pas là une lacune considérable dans l'éducation sociale ? Faut-il admettre que les individus soient soumis à ces influences qui les réduisent à l'état d'impulsifs et d'automates ? Il y a là un gros problème sans doute, lorsqu'on se place au point de vue de l'exécution pratique ; mais nous ne croyons pas que théoriquement on puisse la résoudre de deux manières.

La responsabilité judiciaire doit évidemment augmenter à mesure que possédant plus de connaissance et plus d'initiative, l'individu devient davantage cause initiale. Ici encore nous nous trouvons devant une matière si plastique, devant des limites si fuyantes que tout essai de détermination ultérieure est stérile ; et l'on peut se convaincre que la justice humaine ne se rendra jamais d'une manière automatique, mais par des coups d'appréciation délicate et par des jugements totalement irréductibles à des formules abstraites.

Une personnalité mérite surtout l'attention au point de vue de la responsabilité judiciaire : c'est le meneur sous toutes ses formes.

Son action est analogue à celle de l'accident initial et l'achève. Bien plus, cet accident peut être intentionnel, et

n'est alors autre chose que le premier geste du meneur. Or il va sans dire que dans l'immense majorité des cas, il sera impossible de découvrir une cause antérieure quelconque. Au meneur appartiendra l'initiative ; sur lui pèsera la responsabilité.

On aboutit à une conclusion totalement identique au sujet de ses actions ultérieures. Le meneur unifie par son intervention les impulsions diverses qui se font jour ; il fournit une image précise à des mouvements esquissés et vagues ; il les achève et les fait aboutir à ses dernières conséquences. La puissance qui le fait agir de la sorte n'a sa source que dans sa personnalité ; presque toujours la recherche d'une cause antérieure restera stérile.

On dit, il est vrai, que le meneur est presque toujours un illuminé, un nerveux, ayant subi lui-même la fascination d'une idée qui le pousse irrésistiblement au fanatisme. Nous le croyons sans peine pour un grand nombre de cas qui paraissent avoir singulièrement frappé les psychologues de la foule. Cependant n'a-t-on pas une tendance à trop généraliser à ce sujet. Le meneur est très souvent un convaincu ; mais les cas sont-ils si rares où il est simplement un habile ? Dans certains milieux où la démocratie s'essaie au milieu d'institutions amorphes ou absurdes, faudrait-il chercher longtemps, dans le monde des politiciens, pour découvrir des meneurs d'une influence énorme, qui cependant ne sont rien moins que des convaincus ? N'y a-t-il pas à côté du meneur illuminé et enthousiaste, celui qui calcule, raisonne, domine et dirige ?

Admettons d'ailleurs que tout meneur soit enfant de la foule qu'il mène, toujours restera-t-il que les influences qu'il subit et qui agissent sur tous ses semblables, ne produisent ces résultats qu'en lui seul. Il faut donc que dans sa personnalité se trouve une cause « initiale », irréductible à toute autre, et que, par conséquent, s'il ne peut être question peut-être de responsabilité morale, la responsabi-

lité judiciaire subsiste toute entière; et l'on ne peut que constater que ce sont les meneurs qui doivent être le point de mire de la défense sociale.

ÉPILOGUE

Dans la mesure de nos forces et dans les limites d'un travail de ce genre, nous avons accompli la tâche que nous nous sommes proposé.

Bien d'autres considérations pourraient se faire au sujet de la psychologie de la foule prise collectivement ou des individus qui la composent. Mais pourquoi et comment refaire ce que des maîtres ont fait avant nous ? Telle ne pourrait être notre intention. Mais la plupart des recherches ont été inspirées et dirigées par une philosophie qui n'est point la nôtre : le déterministe positiviste. Il nous a suffi dès lors de reprendre les faits fondamentaux, de les envisager d'un autre biais en les éclairant d'une autre lumière. Ce que nous voulons souligner d'une manière énergique, c'est que la doctrine essentiellement métaphysique de la liberté morale ne doit pas être la pierre d'achoppement qu'y voient le juge, le médecin et le législateur. La responsabilité judiciaire en est indépendante, lorsque les hommes renoncent au pouvoir surhumain de porter un jugement sur la responsabilité *morale* de leurs semblables. Il ne s'agit pas, pour les autorités politiques et sociales, de savoir qui a violé la loi morale ; mais quelles sont les influences délétères, les facteurs de dissolution qu'il faut combattre et détruire.

Nous ne le dissimulons en aucune manière, nos conclusions ne sont point favorables aux foules. Autant l'association dans ses formes rationnelles et saines nous paraît un élément de progrès, le fruit en même temps que le principe de l'ordre social, autant la foule nous paraît une excroissance inquiétante, qui marque peut-être une certaine

vitalité, mais qui menace toujours de compromettre par des énergies sauvages le développement physiologique et sain de l'organisme social. L'incorporation formelle dans la foule réduit l'homme au mécanisme de ses activités inférieures ; il n'est plus qu'un principe d'initiatives irréfléchies ; il fait le bien parfois, comme les oiseaux qui détruisent les chenilles ; mais il fait le mal souvent, à la manière des tigres qui aux Indes mangent les hommes. Tout dans ses actes devient impulsion ; et ce n'est pas sans une certaine amertume qu'on réfléchit à l'influence énorme que les foules peuvent exercer sur la direction politique de nos pays civilisés.

Nous croyons hautement désirable, par conséquent, que, si l'association à tournure rationnelle mérite tout respect et toute protection, la foule, dans le sens psychologique du mot, soit surveillée et réglementée comme les débits d'alcool et la littérature pornographique. L'intoxication que produisent les influences suggestives et les paroles d'un meneur éloquent est aussi funeste que l'ivrognerie et la corruption. Une tâche urgente incombe aux éducateurs : l'éducation sociale du public est à faire ; on le répète à chaque instant, et on le constate parfois avec une très douloureuse évidence ; mais il importe d'y introduire au plus tôt des notions saines sur la nature de la foule, et la diminution personnelle à laquelle on s'expose en s'y laissant absorber.

Un élément surtout mérite l'attention, et — disons-le sans ambages — mérite la méfiance ; c'est le meneur. Il y a des conducteurs des peuples ; on ne peut que souhaiter leur apparition, car il nous paraît certain que la grande personnalité est le facteur principal dans l'évolution de l'humanité. Mais lorsqu'un homme, pour conduire ses semblables, sent le besoin de les faire descendre d'un degré sur l'échelle de la vie, il est certain que son action est très inquiétante ; aussi nous ne pouvons que très énergi-

quement souligner tout ce qui dans cette étude est de nature à le rendre responsable des initiatives de la foule.

Et nous croyons tout pouvoir résumer dans cette conclusion, d'une portée pratique immense : la puissance de la foule est une faiblesse de la société.



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I. La nature de la foule	19
— II. Le réalisme sociologique appliqué à la foule	29
— III. L'âme de la foule	43
— IV. L'homme individuel dans la foule	58
— V. La situation de l'homme individuel dans la foule	65
— VI. La liberté, sa notion, ses degrés, ses manifestations	68
— VII. Le résultat de nos études sur la foule : sa définition réelle	79
— VIII. Responsabilité de l'homme dans la foule	88
EPILOGUE	99

